

SOMMAIRE

SPECIAL PARCOURS DIVERSITÉ



Programme du Parcours 2010 _____ 2

Femmes migrantes d'hier et d'aujourd'hui :
rencontre avec l'historienne Anne Morelli _____ 3

Rapports de genre et dynamiques familiales
dans l'immigration marocaine :
entretien avec Nouzha Bensalah _____ 4

Fraternité 2010 : Les rencontres de
la Laïcité, de l'Égalité et de la Mixité _____ 5

Le point de vue des acteurs de terrain :
les rapports de genre dans un contexte
multiculturel _____ 6-7

Ciné-club :
genre et diversité. Une initiative de FIJ _____ 8

Slam : Comment je suis devenue femme _____ 8

Hispano-Belga : « Talent sur Talon »
ou l'art de customiser pour s'exprimer _____ 9

SERVICE DE PROXIMITÉ

La question du genre :
des initiatives communales _____ 10

HORS FORMAT

« Elles tournent » :
un festival de films de femmes _____ 11

GROS PLAN

50 ans d'indépendance du Congo
et les femmes _____ 12

L'INTERGENERATIONNEL

Formes d'échanges / Motifs de vie
Atelier intergénérationnel _____ 13

MODE D'EMPLOI

Pourquoi les femmes gagnent-elles moins
que les hommes ? Comprendre les causes de
l'écart salarial peut aider à le réduire _____ 14

NOUVELLES DE LA MISSION LOCALE

Pas de diplômes et passionné(e)
d'informatique ? Nous pouvons vous aider
à choisir un métier dans les NTIC _____ 15

SUR LE TERRAIN

De l'Aïkido à Saint-Gilles :
défense, détente et maîtrise de soi _____ 16

INTERNET

Pour une cyber rentrée des classes _____ 17

SLAM

Déambulations saint-gilloises _____ 17

TABLEAUX

Saint-Gilles à l'heure d'été _____ 18-19

LECTURES

Dernières publications _____ 20

Nouvelles acquisitions
de la bibliothèque _____ 20



© Abdellah Korchi

GENRE ET DIVERSITÉ CULTURELLE

Selon Pascale Jamoulle, anthropologue et auteur de « *Fragments d'intime : amours, corps et solitudes aux marges urbaines* », la sphère intime se fragilise de plus en plus dans les espaces urbains marqués par la précarisation. Les tensions entre tradition et modernité s'intensifient dans les quartiers fragilisés et bouleversent les dynamiques familiales, les relations de fratrie, les rapports intergénérationnels et de couple. Les populations d'origine étrangère, massivement touchées par le chômage et les discriminations, trouvent alors refuge dans des coutumes réinventées, voire rigidifiées en contexte migratoire. Les mariages arrangés et l'importation de conjoints du pays d'origine en sont des exemples notoires. Dans le même temps, de nouveaux modes de relations homme/femme apparaissent, laissant place à des inventions métissées du genre, grâce aux avancées du combat féministe et aux rencontres amoureuses interculturelles. Entre le repli et l'innovation, les personnes et les groupes mobilisent de multiples stratégies sociales et affectives.

Ce numéro propose d'interroger la notion de genre à travers le temps et l'espace pour mieux saisir ce qui est en jeu au quotidien dans nos quartiers. La notion de genre fait référence aux types de rapports sociaux qui existent entre les hommes et les femmes dans une société donnée, à un moment donné. Ces rapports sont souvent inégalitaires, les sociétés proposant une certaine assignation des rôles socialement dévolus à chaque sexe : les femmes sont par exemple, renvoyées aux activités domestiques et/ou à leur fonction reproductrice. Souvent, les classes sociales dominantes tendent à proposer et à imposer leur vision des rapports de genre en fonction de leurs intérêts spécifiques (économiques, politiques, religieux). Mais le concept de genre n'est pas figé et varie dans l'espace et le temps. Qu'en est-il actuellement dans notre société et, plus particulièrement, dans nos quartiers ? Comment les rapports sociaux de classe et de genre s'articulent aujourd'hui ? Comment la diversité culturelle (ré)interroge le combat féministe ?

Près de la moitié des migrants dans le monde sont des femmes. Si l'expérience migratoire améliore considérablement leur niveau de vie et celui de leurs familles, elle peut néanmoins s'avérer traumatisante lorsque leurs droits fondamentaux sont bafoués (exploitation physique et sexuelle). L'exil influence fortement les dynamiques familiales et a fortiori les relations homme/femme. Certes, mais comment ces changements s'opèrent-ils ? Quels enseignements peut-on tirer des mutations sociales et culturelles en cours ? Quelles conséquences ont-elles sur la construction identitaire des jeunes générations ? L'historienne Anne Morelli et la sociologue Nouzha Bensalah nous proposent des clés d'analyse pour tenter d'y répondre.

Le passage à un ordre familial qui se réfère plus explicitement aux principes démocratiques, en remettant en cause une certaine essentialisation des rôles socialement dévolus à chaque sexe, ne peut s'effectuer de manière brutale. Ce qui est en jeu ici mobilise un renouvellement des conceptions de l'ordre privé, et plus globalement de l'ordre du monde. Le changement ne peut s'effectuer sans engendrer à la fois des résistances, de violentes oppositions et des conséquences majeures sur les fonctionnements familiaux. Il nous faut donc faire preuve de pédagogie. C'est pourquoi, nous vous proposons de prolonger cette réflexion dans le cadre du Parcours Diversité 2010.

Migrations, mixité, parité, émancipation autant de thèmes qui seront abordés par le secteur socio-culturel saint-gillois, du 18 novembre au 11 décembre. Expos, débats, conférences, projections de films, concerts, autant d'activités pour cheminer ensemble pendant près d'un mois dans Saint-Gilles. Le Parcours Diversité ne se limite pas à une approche passive qui se contente d'accueillir un « agenda culturel associatif », il s'agit de mettre à profit l'opportunité de rencontres pour traiter des enjeux auxquels les quartiers multiculturels doivent faire face. Tout au long de ces rencontres, notre souci sera tourné vers l'apport d'éléments visant à construire et consolider des stratégies du vivre ensemble. ■

Myriem Amrani

PARCOURS DIVERSITÉ:

DU 18 NOVEMBRE AU 11 DÉCEMBRE 2010

Les associations et la coordination locale de la Cohésion sociale vous invitent à cheminer, physiquement, dans Saint-Gilles; intellectuellement, dans la thématique des rapports de genre et de la diversité culturelle; émotionnellement, à la rencontre des autres, au partage et au plaisir d'être ensemble...

Depuis 10 ans, le Parcours Diversité (autrefois Parcours de la convivialité) propose un ensemble d'événements et de rencontres interculturelles mis en place par le secteur de la Cohésion sociale à Saint-Gilles et offre un espace de rencontre, de débat et de sensibilisation à des thèmes et problématiques de société très présents dans le quotidien des associations. Le Parcours Diversité vise à favoriser le dialogue interculturel et le vivre ensemble par l'intermédiaire d'une série de rencontres conviviales et d'événements, qui proposent un ensemble d'activités relatives au vivre ensemble, à l'ouverture, à la tolérance. Cette année, le thème traité concerne les rapports de genre en contexte multiculturel. Il sera abordé par des conférences, des débats, des projections de film, des ateliers philo, des ateliers artistiques, des expressions scéniques... Toutes les disciplines seront impliquées dans ce Parcours Diversité!

SOIRÉE D'OUVERTURE : RENCONTRE-DÉBAT ET FILM

Jeudi 18 novembre

Centre culturel Jacques Franck

Chée de Waterloo, 94 – 1060 Bruxelles

- 18h00 : Accueil
- 18h30 : Débat – Sensibilisation à la notion de genre en contexte multiculturel. Invitées : Nouzha Bensalah, sociologue et chargée de mission à la Communauté française, s'intéresse aux dynamiques familiales en contexte migratoire et Nadine Plateau fait parti de la plateforme Sophia et du Conseil des femmes francophones de Belgique.
- 20h00 : Drink
- 20h30 : Projection de « Just a kiss » de Ken Loach

CONFÉRENCES – DÉBATS

Mercredi 24 novembre – 9h00 – 12h30

FILLE-GARÇON, MÊME ÉDUCATION ?

Centre culturel de Pianofabriek

Rue du Fort, 35 – 1060 Bruxelles – Ligue de l'enseignement : 02/512 97 81

Rencontre-débat autour de l'éducation avec des parents

Vendredi 10 décembre

RENCONTRES DE LA FRATERNITÉ :

LE FÉMINISME EN CONTEXTE MULTICULTUREL

Centre communautaire laïc juif

Rue Hôtel des Monnaies, 52 – 1060 Bruxelles – Infos : 02/543 02 70

Le féminisme d'hier et d'aujourd'hui.

Vendredi 26 novembre – 9h00

DROITS DES FEMMES ET RELIGIONS

Centre culturel de Pianofabriek – *Rue du Fort, 35 – 1060 Bruxelles*

DéClik asbl : 0484/93 42 34

SENSIBILISATION – FORMATION

Les vendredis 19 et 26 novembre et 3 et 10 décembre – 9h00 - 13h00

FORMATION CONTINUE

C.F.S. (Collectif Formation Société) et Dakira asbl

Rue de la Victoire, 26 – 1060 Bruxelles – Infos : 02/543 03 03

Proposition de méthodes et d'outils pour appréhender la notion de diversité en situation interculturelle. Public : animateurs, coordinateurs, accueillants d'association.

Mercredi 1^{er} décembre et samedi 4 décembre – 14h00

« ILLE ÉTAIT UNE FOIS » LE SEXISME ORDINAIRE CHEZ LES JEUNES

Sensibilisation – animation pédagogique

CEMO – *Rue du Danemark, 15-17 – 1060 Bruxelles* – Infos : 02/537 52 34

EXPOSITIONS

TALENT SUR TALON

Du 27 novembre au 5 décembre 13h30 – 16h30, week-end : 14h00 – 18h00

Vernissage le vendredi 26 novembre

Maison Pelgrims – *Rue de Parme, 69 – 1060 Bruxelles* – Hispano-Belga : 02/539 19 39

Création féminine sur talon aiguille. Un groupe de femmes s'exprime à propos des clichés, des diktats de la mode et des violences contre les femmes, à travers l'art plastique > Voir page 9

ATELIERS CRÉATIFS

Mercredi 1^{er} et 8 décembre 15h30 – 16h30

Week-end du 11 et 12 décembre 13h00 – 19h00

Douzerome – *Rue de la Victoire, 26 – 1060 Bruxelles*

Infos : 02/850 57 20

Exposition des créations des enfants (du Douzerome, QUEF et CFBI)

suite à un atelier philo et un atelier créatif autour du genre.

Visite sur demande pour groupe (école, asbl, autre)

Vernissage le mercredi 24 novembre de 14h30 à 16h30

FILMS

CINÉ-CLUB

Formation Insertion Jeunes

Rue Franz Gailliard, 2 – 1060 Bruxelles – Infos : 02/542 01 55 > Voir page 8

SPECTACLES

Vendredi 19 novembre – 18h30

LA BOUSSOLE

Douzerome – *Rue de la Victoire, 26 – 1060 Bruxelles* – Infos : 02/850 57 20

Théâtre participatif avec des enfants de 8 à 12 ans.

Cirque et théâtre se saluent, s'explorent, se confrontent au sein de la boussole, endroit de partage, de mélange des genres et des disciplines.

Samedi 27 novembre – 20h15

LA SAGESSE D'ALFONSO

Eglise du Parvis de Saint-Gilles – *De Pianofabriek* : 02/541 01 70

Concert interreligieux (chrétien/musulman)

Le chœur gantois El Grillo interprète bon nombre de morceaux du Llibre Vermell de Montserrat accompagné par les musiciens marocains du chanteur

Rafik El Maai, alternés avec de la musique traditionnelle arabo-andalouse.

PAF : 9€ / 7€ (préventes et réductions)

SOIRÉE DE CLÔTURE DU FESTIVAL

Samedi 11 décembre

De Pianofabriek – *Rue du Fort, 35 – 1060 Bruxelles*

Animations et concerts à partir de 18h30, avec FIJ, Déclik et Lezarts Urbains.

20h30 : Concert des Jammin' Troopers – entrée libre



PROGRAMME COMPLET ET RENSEIGNEMENTS:
02/850 57 22 OU PARCOURS2010@GMAIL.COM

Programme disponible chez les commerçants et les associations saint-gilloises

FEMMES MIGRANTES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI : RENCONTRE AVEC L'HISTORIENNE ANNE MORELLI

Historienne, directrice adjointe du Centre interdisciplinaire d'étude des religions et de la laïcité de l'ULB, Anne Morelli s'investit notamment dans l'histoire des migrantes: des femmes venues travailler ici, dont le parcours demeure malaisé à retracer, faute de sources classiques. C'est donc à une histoire plus souterraine qu'elle nous convie, mettant en lumière des récits de vie de femmes dont les acquis et les luttes rejoignent sensiblement ceux des migrantes d'aujourd'hui.



▲ Élégantes et fières, des femmes des Clubs Garcia Lorca manifestent à Liège



▲ Manifestation de latino-américaines le 8 mars 1978



▲ 25 octobre 1997 : rassemblement de femmes autour de l'Algérie



▲ Opposition à la dictature franquiste avec bébé

Pourquoi cette difficulté à retracer l'histoire des femmes migrantes ?

Parce que nous manquons de sources. Pour les hommes, on dispose par exemple des registres des mines où ils ont travaillé, mais dans ces archives les femmes sont « transparentes », inexistantes. Pour retrouver leur trace, il faut donc mobiliser des sources inhabituelles, comme les dossiers de demande de naturalisation des femmes. Jusqu'il y a peu, les dossiers d'étrangers étaient constitués par famille, au nom de l'homme; celui de la femme n'y apparaissait pas en couverture. Elle n'était qu'une page du dossier. D'où la difficulté de parler de l'histoire des femmes migrantes. Or, depuis fort longtemps, il y a eu des travailleuses migrantes. Parmi les premières on peut relever les nourrices: des femmes qui laissaient leurs propres enfants au pays pour en nourrir d'autres de leur lait. Leurs enfants étaient abandonnés en échange de quoi elles rapportaient de l'argent à la famille restée au pays. Rentrées, elles avaient du mal à se réinsérer; les liens avec leurs enfants avaient été coupés, elles avaient également pris des habitudes de « confort » et d'indépendance qu'elles ne retrouvaient plus chez elles.

Mais la vie de ces femmes a été oubliée par l'Histoire. C'est pareil pour les servantes espagnoles venues travailler ici dès les années 50-60 et les Portugaises, dès les années 80.

Le fait de migrer a-t-il changé le rapport de genre et leur vision du monde ?

Certainement, puisque ces femmes sont devenues financièrement autonomes. Dans le cas des servantes qui arrivaient seules ici, ce sont elles qui finançaient le voyage de leur fiancé, venu les rejoindre et vivre dans un logement payé et meublé par elles. Des femmes formées sous Franco comme ménagères et épouses modèles se sont émancipées et politisées ici. Beaucoup de migrantes se sont politisées en découvrant une autre vie, les syndicats, les associations de migrants (comme les Clubs Garcia Lorca) et les femmes exilées politiques. Des exilées politiques de tous pays, espagnoles, chiliennes, africaines... sont arrivées en Belgique. Des exilées politiques arrivent déjà ici à la suite de la répression de la Commune de Paris en 1871. Le premier enterrement civil (sans prêtre) à Bruxelles fut celui d'une femme communarde.

Myriam Makeba, exilée politique pendant 31 ans pour ses positions anti-apartheid en Afrique du Sud, a vécu dix ans chez nous. Behice Boran, Présidente du Parti Ouvrier de Turquie dans les années 80, est décédée ici. Dolores Ibárruri, la Pasionaria, a mené en exil la lutte contre le franquisme et est passée par Bruxelles dans les années 60. Parmi les grévistes à la FN, qui ont mené la mémorable grève « A travail égal, salaire égal », il y avait beaucoup d'Italiennes et d'Espagnoles. C'est étonnant de voir le regard des patrons à l'égard des femmes: les biscuiteries Bahlsen en Allemagne privilégiaient l'engagement d'ouvrières espagnoles car elles avaient la réputation d'être dociles. Ces mêmes femmes ont pourtant mené d'importantes grèves dans les années 60.

En quoi la migration des femmes est-elle différente de celle des hommes ?

La question des enfants se pose différemment; ce qu'ils deviendront sans leur mère. C'était le cas dans le passé mais aussi aujourd'hui. Beaucoup de latinos et de femmes issues des pays de l'Est laissent les enfants à leurs parents pour venir travailler chez nous.

Quand elles les retrouvent, ils sont étrangers l'un pour l'autre; il y a eu rupture dans la continuité de l'éducation. Pour revenir aux rapports de genre, les femmes trouvent souvent plus facilement un emploi que les hommes, car les chantiers sont bien plus surveillés que les particuliers employant une femme de ménage. Au cours du temps, de génération en génération, on assiste au même scénario: des Espagnoles, puis des Portugaises, maintenant des Brésiliennes entretiennent la famille au pays. Lors de la procession du Divino Niño à Bruxelles, ce sont aujourd'hui des femmes latino-américaines qui portent la statue de l'Enfant Jésus. Dans leurs pays c'était toujours des hommes... Sur le plan symbolique et économique, il y a donc une certaine prise de pouvoir mais beaucoup de femmes sont ici seules ou avec leurs enfants. Les femmes gagnent en autonomie, gèrent leur salaire, reçoivent des allocations familiales... Tout cela est nouveau, mais rien n'est simple. Les Espagnoles qui ont beaucoup travaillé ici comme femmes de ménages depuis les années 50-60, sont maintenant âgées et ont des pensions minimales, car elles n'ont pas été déclarées. La précarité reste le lot de beaucoup de femmes migrantes. ■

Propos recueillis par
Christine De Naeyer

A lire, deux numéros de *Sextant*, la revue du Groupe interdisciplinaire d'Etudes sur les Femmes, édités aux Editions de l'Université de Bruxelles: « Pour une histoire européenne des femmes migrantes. Sources et méthodes » et « Femmes exilées politiques ».

www.editions-universite-bruxelles.be

RAPPORTS DE GENRE ET DYNAMIQUES FAMILIALES DANS L'IMMIGRATION MAROCAINE

Entretien avec Nouzha Bensalah, sociologue et chargée de projet à la Communauté française

Qu'évoque pour vous le concept de diversité

Le terme diversité est très à la mode aujourd'hui. Selon moi, il sert avant tout à couvrir les inégalités, à réintroduire en terme policé ce qui relève de l'ethnicité. Il s'agit d'un nouveau prisme quasi culturaliste dans la manière dont on l'applique à certains groupes et à certaines minorités. Ce concept pose la question de comment nommer l'autre, mais jusqu'à quand certains seront-ils pointés et nommés comme étant autres ? Aujourd'hui, l'apparence des gens ne dit plus rien sur ce qu'ils sont. Il faut dépasser les *a priori* sur les identités sur base du nom, de la couleur, être attentif à ce qu'ils construisent et désirent porter en terme d'identité.

Dans vos travaux, vous vous êtes particulièrement intéressée aux dynamiques familiales en contexte migratoire, des populations venues du Maroc notamment. Quelle a été la place des femmes dans le projet migratoire ?

Les femmes arrivent très tôt dans l'histoire de l'immigration ouvrière marocaine, dès le milieu des années 60. Elles ont marqué du sceau de leur présence et de leur sensibilité le développement de cette histoire, la scolarisation des filles est un marqueur de ce développement. Les filles ont pris en charge des pans entiers de la vie

familiale en contexte d'immigration : les tâches administratives, la scolarité des plus jeunes et parfois des questions poussées jusqu'au conflit dans la séparation des pères et des mères, où ce sont les filles qui ont affronté leurs pères.

Quels sont les enjeux relatifs au rapport de genre en contexte multiculturel aujourd'hui ?

Le rapport entre le masculin et le féminin constitue le nœud de l'histoire migratoire. Il faut donc commencer par interroger les rapports entretenus par les hommes et les femmes au cours du temps, sur la manière dont ces mondes ont été nourris en flux nouveaux et à partir de quels phénomènes. A cet égard, la question du mariage est très illustrative. Les caractéristiques des conjoints « rejoignants », qu'ils soient homme ou femme, traduisent le rapport de force présent au sein des milieux issus de cette immigration. Si le mariage est à un moment donné une entreprise engageant les hommes et les femmes dans un projet commun, il est aussi devenu, pour celles et ceux partis chercher des conjoints dans le pays d'origine, une façon d'entrer dans un rapport de couple où le partenaire, nouveau venu, est dépossédé de sa capacité à revendiquer ou à se positionner dans un rapport de force. Des filles scolarisées là-bas, arrivent ici soumises à leur conjoint et leur belle-famille. Inversement, des filles scola-



▲ 40 ans de présence marocaine en Belgique à l'initiative de l'EMIM en 2004

risées ici vont chercher des conjoints qui n'ont jamais mis les pieds dans une école ou dans une ville. C'est un phénomène de « porte d'accès » entre deux sociétés qui se négocie d'abord dans un cadre privé et un rapport homme/femme. Malheureusement, nous avons très peu d'études sérieuses sur ce sujet.

Dans vos travaux, vous abordez la question de la transmission, qu'en est-il des héritages féminins en contexte migratoire ?

Aujourd'hui ce qui me frappe, c'est l'impasse qui est faite sur les pionnières de cette histoire ouvrière marocaine. Très peu de jeunes femmes la connaissent et

peuvent en témoigner. Dans certaines familles, on brûle ou on déchire les photos des mères, parce qu'elles portaient des mini-jupes et qu'elles ne correspondent pas aujourd'hui à l'image de la femme respectable. Pourtant, ces femmes n'étaient pas en rupture, mais venues dans le cadre d'un projet porté et assumé en famille, avec les pères. Ce sont des histoires vécues, menant à des ruptures par leurs enfants et parfois de manière plus virulente par les filles que les garçons. Ceci nous conduit à nous interroger sur un certain nombre de repositionnements relatifs à l'émancipation des femmes que l'expérience migratoire a pu apporter à la première génération, devenue problématique dans les conflits et tensions actuels entre le masculin et le féminin.

Et du point de vue des hommes, comment se pose l'identité masculine ?

Lors de l'enquête sur la question de la transmission dans les familles marocaines et turques, beaucoup de jeunes relayaient une figure paternelle proche de la figure officielle de l'immigré venu ici pour travailler et qui est exploité. Quand on regardait de plus près la trajectoire familiale, il apparaissait que le père était venu dans le cadre d'un regroupement familial, qu'il n'avait jamais travaillé et que c'était la mère qui était la pionnière. Les jeunes interrogés nous relayaient davantage une histoire collective plutôt qu'individuelle. Les constructions identitaires masculines des jeunes générations sont en panne de projets et il est parfois plus douloureux de

Tradition et nouvelles formes de mariage en immigration : les mariages turcs et marocains comme liens entre deux mondes

« Le mariage turc, marocain tel qu'il prend forme, s'organise, se fête et se vit aujourd'hui en Belgique n'est plus ce que furent les alliances des années 60, 70 ou 80. L'union qui implique un fait de migration vers l'Occident, contribue soit à renforcer les anciennes bases de l'alliance matrimoniale avec les autorités et les règles qui la sous-tendent, soit elle se fonde sur de nouvelles bases qui accordent la prééminence au conjoint ou à la parenté du conjoint qui permet la migration. A. Gokalp écrit : « donner sa fille à un jeune resté en Turquie permet au gendre de venir auprès de son beau-père en immigration. C'est lui donner sa chance dans la vie, même s'il doit entrer dans l'obéissance, le pire des statuts matrimoniaux pour un homme en Méditerranée ».

« Ici comme ailleurs, le mariage est un instrument entre les mains des familles et des individus pour agir, voire modifier les structures de pouvoirs qui charpentent la famille patriarcale. Des mécanismes régulateurs traditionnels tels que les structures de parenté, les appartenances au genre masculin et féminin, les classes d'âge n'exercent plus de la même manière leur contrôle sur l'accès à ces pouvoirs parce que leurs fondements même sont eux aussi en mutation ».

Extraits de : *Famille turque et marocaine aujourd'hui. Evolution dans les espaces d'origine et d'immigration.* Sous la direction de Nouzha Bensalah, Ed. Maisonneuve Larose, 1994

déterrer sa propre histoire, que de revendiquer une filiation qui rejoint l'histoire officielle. Sur le plan personnel, ce sont des souffrances énormes, des histoires de ruptures en série, impossibles à raconter et à construire d'un point de vue masculin. On assiste donc à un renversement de l'histoire officielle sur qui part, qui reste, qui rejoint et qui domine. C'est précisément de cela dont il est question dans la problématique du rapport de genre. Or, la domination des hommes sur les femmes, telle que habituellement relayée à travers les registres culturels et ethniques, ne dit rien sur les histoires singulières. Si on déroule le fil de l'histoire officielle, à partir des années 80 au moment où les filles sont en âge de mariage, c'est la femme qui fait venir l'homme. Cet épisode a posé les balises d'un premier rapport de force entre le masculin et le féminin. Il a fallu dessaisir les femmes d'un certain pouvoir que l'histoire longue en immigration leur a apporté. Aujourd'hui le religieux, en l'occurrence ici, l'islam repose les balises du pouvoir sur les femmes dans les milieux privés et ramène un certain ordre, un ordre sacré qui régit les rapports entre l'homme et la femme.

Quel rôle le secteur associatif peut-il jouer selon vous ?

Dans les sociétés patriarcales traditionnelles, face aux règles et au pouvoir en place, les femmes créent des modes de résistance et mobilisent des stratégies face au système, notamment dans l'éducation de leurs fils. Ce système qui domine, qui encadre, qui contrôle, développe également des modes de survie permettant de réintégrer des individualités qui sans cela seraient perdues. Cette dynamique là existe aussi en immigration. Malheureusement, sur le terrain des femmes, on a restauré des mécanismes de contrôle et de domination, sans nécessairement permettre la restauration des mécanismes de protection que la tradition apportait aux femmes. Dans ce cadre, les associations de terrain servent de lieu de retranchement par rapport aux difficultés rencontrées dans les milieux d'origine. Présents dans les années 70-80, des réseaux informels de femmes offraient une protection contre le pouvoir des hommes, ils ont aujourd'hui disparu au profit d'un associatif plus structuré. Mais quel intérêt collectif celui-ci porte-t-il aux côtés des femmes ? Quelle parole féminine relaye-t-il dans la sphère publique ? Ces questions demeurent à mon sens entières. ■

Propos recueillis par
Myriem Amrani

FRATERNITÉ 2010: LES RENCONTRES DE LA LAÏCITÉ, DE L'ÉGALITÉ ET DE LA MIXITÉ

Dans le cadre du Parcours Diversité 2010, le CCLJ (Centre Communautaire Laïc Juif), Le R.A.P.P.E.L (Réseau d'Action pour la Promotion d'un Etat Laïc), le Comité belge Ni Putes Ni Soumises ont décidé d'ancrer leur intervention sur le parcours des idées et des acquis féministes, des « origines » à nos jours.

Le féminisme se définit comme l'ensemble des idées politiques, philosophiques et sociales visant l'amélioration du statut, des droits et des intérêts des femmes dans une société bâtie sur l'inégalité des sexes. Il est né dans le sillage de la révolution industrielle.

Du droit au travail au droit à la contraception et à l'interruption volontaire de grossesse, en passant par le droit de vote, de nombreuses victoires peuvent être attribuées aux luttes des femmes.

Mais de l'inégalité des salaires à celle de l'accès aux postes de pouvoir, en passant par la paupérisation des familles monoparentales, de nombreuses discriminations restent criantes. Et dans la sphère familiale, dans la vie quotidienne, les acquis, trop souvent, ne sont pas à la hauteur des espérances.

Sans compter le poids de traditions religieuses et culturelles qui cautionnent et justifient les discriminations à l'égard des femmes. Au point que des féministes comme Elizabeth Badinter évoquent avec colère – et on peut leur donner raison – le fait que les femmes sont encore et toujours menacées de devoir rentrer dans leurs foyers s'occuper des enfants.

Face à ces réalités, comment promouvoir l'égalité, mais aussi les relations harmonieuses, heureuses entre les hommes et les femmes ? Et qui le fera ?

Rencontre – débat avec Gisèle Halimi

Qui sont les féministes du XXI^{ème} siècle et quelles analyses portent-elles sur l'évolution de leur mouvement depuis les années 70 ? Quels sont aujourd'hui les enjeux féministes ? Faut-il penser le féminisme autrement ? Les femmes sont-elles confrontées à des situations nouvelles qui nécessitent des modèles paradigmatiques nouveaux ou des



approches différentes ? Le féminisme demeure-t-il un combat qui s'insère dans une conception universaliste des droits de l'homme ?

Autant de questions importantes auxquelles cette édition de Fraternité s'efforcera de répondre en proposant des réflexions et des pistes d'action. Pour aborder cette thématique, nous avons invité Gisèle Halimi.

Ce sera l'occasion de voir dans quelle mesure ses points de vue sont confirmés ou non par des féministes d'ici, dont l'engagement est plus récent. Gisèle Halimi, est une avocate, militante féministe et politique française d'origine tunisienne.

Bien connue pour ses engagements en faveur de la décolonisation et de la lutte en faveur des peuples dominés, elle l'est tout autant pour son combat féministe.

En 1971, elle signe le *Manifeste des 343* femmes qui déclarent avoir avorté et réclament le libre accès aux moyens anticonceptionnel et à l'avortement libre.

La même année, avec Simone de Beauvoir et Jean Rostand, elle fonde le mouvement féministe « Choisir la cause des femmes ». Elle est également l'une des fondatrices de l'association altermondialiste ATTAC en 1998. Elle est membre du comité de parrainage du Tribunal Russell sur la Palestine dont les travaux ont commencé le 4 mars 2009.

Dans son dernier livre *Ne vous résignez jamais* (Plon, 2009) Gisèle Halimi fait le point sur son action, sur l'engagement de sa vie au service de la cause féminine. ■

Rina Horowitz

Informations pratiques :

Le vendredi 10 décembre à 20h30
Au Centre Communautaire Laïc Juif
52 rue de l'Hôtel des Monnaies
1060 Bruxelles

Informations et Réservations au secrétariat : info@cclj.be ou 02/543.02.70
P.A.F : 6€ – Etudiants/Chômeurs : 3€

Le Restaurant King David sera ouvert : réservations souhaitées.

Une initiative du Centre Communautaire Laïc Juif (www.cclj.be), du Comité belge Ni Putes ni Soumises (www.niputesnisoumises.be) et du Réseau d'Action pour la Promotion d'un Etat laïc (www.le-rappel.be).

CCLJ CENTRE COMMUNAUTAIRE LAÏC JUIF

R!A!P!P!E!L!
Réseau d'Action Pour la Promotion d'un Etat Laïc

NI PUTES NI SOUMISES

LE POINT DE VUE DES ACTEURS

LES RAPPORTS DE GENRE DANS UN



▲ Un groupe d'apprenantes autour d'un jeu sur la santé



▲ Apprendre de façon ludique

LE CENTRE DE FORMATION BELGO-IMMIGRÉ (CFBI)

Nous avons rencontré Karin Zähler, coordinatrice du Centre de Formation Belgo-Immigré (CFBI), pour lui poser quelques questions sur l'organisation de ses formations et sur les enjeux relatifs au rapport de genre.

Pouvez-vous présenter les activités du CFBI ?

Le CFBI vise le mieux-être personnel et sociétal des personnes avec pour référence la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme et de l'Enfant. Cette finalité est développée en 2 axes : un axe social individuel (répondre aux besoins immédiats) et un axe pédagogique de groupe (mobilisation et développement des ressources individuelles et collectives). Les pédagogies mises en œuvre sont celles de la pédagogie de la relation interculturelle, de la communication ou encore du projet

Quel public accueille votre association ?

La population des apprenantes en alphabétisation est constituée essentiellement de femmes primo-arrivantes, pour la plupart de confession musulmane. Souvent, ces femmes ont consacré la majorité de leurs temps à l'éducation des enfants et aux tâches ménagères. Ce n'est que lorsqu'elles n'ont plus d'enfant en âge scolaire, qu'elles décident de suivre une formation.

Comment qualifieriez-vous les rapports de genre dans le cadre de vos activités ?

Les rapports de genre dans le cadre d'une action d'éducation ou de formation sont sensibles. En effet, ils touchent à des segments culturels qui font partie des repères intimes de l'individu. Des chocs peuvent être provoqués par des éléments culturels dont nous sommes peu ou pas conscients et même si nous en sommes conscients, les émotions qu'ils libèrent ne sont pas nécessairement gérées. C'est pourquoi, la formation des professionnels à l'interculturel est continue et impose le long apprentissage de la distanciation par rapport aux composantes émotives parfois extrêmement fortes parce que constitutives de nos repères identitaires. Ce qui est certain, c'est la richesse de ces confrontations à des fins de connaissance de soi et des autres si ces chocs sont analysés.

Pourquoi organisez-vous des cours d'alphabétisation réservés aux femmes ?

Nous tentons de participer à la construction de l'équité entre les genres, c'est-à-dire que le traitement que la société accorde aux hommes et aux femmes soit le même. Ce traite-

ment consiste pour nous à offrir aux femmes, comme ressource pour leur émancipation, un espace d'expériences qui respecte leurs besoins. Un des besoins exprimé par la majorité des femmes est de se retrouver entre elles.

Pour que l'apprenante devienne actrice de son développement, nous respectons cette expression d'un besoin qui est déjà un acte d'émancipation comme le fait de sortir de chez elle, du monde domestique pour la plupart, vers un autre lieu qui est celui de la formation, celui du monde « civique ».

Quels sont selon vous les enjeux du dispositif de Cohésion sociale au niveau des rapports de genre ?

L'approche des rapports de genre dans ce dispositif de la Cohésion sociale permet de mettre en évidence les modes de construction sociale des catégories hommes/femmes. Ces constructions révèlent les rapports de pouvoir dans une société où les échanges que nous visons sont basés sur le respect et la solidarité, facteurs de cohésion sociale. Viser l'émancipation des femmes, c'est intervenir sur ces rapports. Si l'on considère que le fondement du lien social homme-femme est éthique, il peut être celui de la respon-

sabilité. Il s'agit donc de former et d'éduquer à la responsabilité considérée comme l'aboutissement d'un processus d'apprentissage auquel participent la famille, l'école, le champ associatif et autre. Construire du « lien démocratique » signifie pour nous d'apprendre aux enfants, aux jeunes et aux adultes de nos différents groupes, à s'exprimer et négocier pour trouver sa place et laisser une trace personnelle et/ou collective. Pour l'équipe, il s'agira de se former de façon continue à l'interculturel afin d'être en mesure de construire ce lien démocratique dans le respect de chacun. En effet, vivre ensemble c'est vivre l'interculturel car d'une part, la culture n'est pas une réalité sociale en soi mais liée à un vécu et que d'autre part, la relation à soi et aux autres fait partie intégrante de l'apprentissage. C'est là que la définition de l'apprentissage prend tout son sens puisqu'il s'agit de modifier durablement ses représentations et ses schèmes d'action dans un espace d'expériences qu'offre le champ associatif. ■

Propos recueillis par
Eva Septier de Rigny

DE TERRAIN : CONTEXTE MULTICULTUREL

«LE BAZAR» : MAISON DE JEUNES

Quelques questions à l'équipe du Bazar, une maison des jeunes à Saint-Gilles.

Le Bazar est une maison de jeunes qui accueille un public mixte. Comment gérez-vous cette mixité, dans les activités ?

En fait, il y a deux ans nous avons engagé une nouvelle animatrice pour attirer un public de filles. Cette initiative est partie du constat que les garçons investissaient plus facilement la maison de jeunes et que l'équipe se composait uniquement de deux animateurs (masculins). Nous avons commencé par organiser des activités pour les filles, du type danse hip-hop dans lesquelles, maintenant on trouve aussi des garçons. Puis nous avons décidé d'ouvrir le samedi pour le public féminin uniquement. Le but était d'offrir un espace de rencontre et de dialogue pour les filles et aussi de constituer un groupe, une cohésion entre les filles qui fréquentent la maison de jeune séparément. Nous avons constaté qu'offrir cet espace « réservé » leur permettait de prendre mieux possession des lieux. En outre, elles étaient plus « à l'aise » pour discuter lorsqu'elles se retrouvaient entre elles.

Comment ce changement a-t-il été accueilli par les garçons ?

Il y a eu un bon accueil. La maison de jeunes représente un lieu d'échange. On accueille chacun avec son vécu, sa culture, ses idées. C'est un espace de mixité au sens large.

Quel est le point de vue des jeunes sur les rapports hommes-femmes actuellement ?

Certains jeunes sont conscients d'une certaine hypocrisie du discours sur l'égalité homme-femme mais pour d'autres la prise de conscience des enjeux est plus faible. Ces réflexions dépendent de l'âge du jeune. A partir de 15-16 ans, ils sont plus ouverts sur le sujet. Bien sûr, cela dépend aussi de la personnalité de chacun. Il est toutefois nécessaire que les animateurs travaillent avec eux pour interroger leurs représentations à l'égard des rapports hommes/femmes.



Comment abordez-vous la question des rapports de genre ?

Avant d'aborder la question des rapports filles-garçons avec notre public, la question a été d'abord « comment amener notre public à vivre cette mixité au quotidien au sein de la MJ ». En effet, la MJ était auparavant fréquentée par une majorité de garçons. Tout un travail de réflexion a été réalisé par l'équipe pour développer les actions à mettre en place pour attirer un public de filles, mais aussi amorcer des discussions avec les parents sur les préjugés que certains pouvaient avoir : « Une maison de jeunes n'est pas un endroit fréquentable pour une jeune fille ». Aujourd'hui grâce aux discussions et à la relation de confiance que nous avons pu établir avec les parents, les mentalités changent. Garçons et filles se côtoient au sein de la MJ dans un cadre respectueux.



Deux animatrices du Bazar ont travaillé sur les différences filles-garçons lors d'ateliers pour les enfants (6-12 ans) qui se sont déroulés sur plusieurs mois. Pourquoi et comment...

Le sujet est arrivé naturellement car nous constatons que les enfants consultaient beaucoup les livres qui parlent des différences filles/garçons (par exemple : « Le guide du zizi sexuel » – Titeuf, Pef). Ils se posaient beaucoup de questions. Nous sommes allés voir le spectacle « Zazie et Max » au Centre culturel Jacques Franck et nous avons alors travaillé avec le dossier pédagogique sur le genre (téléchargeable sur <http://www.ilesdepaix.org/Primaire.html>).

Nous avons aussi envie d'ouvrir le débat sur la question des rapports de genre car on a pu remarquer des disparités dans le groupe. Par exemple, certains aînés profitaient de leur position de force sur les plus jeunes mais aussi sur les filles. Au fil des ateliers, on a constaté que la représentation que se font les enfants des rôles de l'homme et de la femme est influencée par ce qu'ils voient à la maison. Ces rôles homme-femme sont liés aux cultures variées de notre public. Ces ateliers ont permis aux enfants de remettre en question ces automatismes et de s'ouvrir à l'évolution des rôles homme-femme dans la société. ■

**Propos recueillis par
Eva Septier de Rigny**

Ces ateliers ont mené à la réalisation d'une émission radiophonique sur ce thème. Découvrez l'émission radio des enfants du Bazar sur Radiopanik : <http://audioblog.arterradio.com/chloedespax>

EN BREF

Réouverture de l'école des devoirs PASS'PASS'



Depuis le 20 septembre, **Pass Pass a** entamé une nouvelle année scolaire pour les Saint-Gillois

Au sein même du CEMO/CEMôme, l'équipe accueille les enfants de la 1^{ère} à la 6^{ème} primaire à raison de deux fois par semaine (soit le lundi et le jeudi soit le mardi et le vendredi) de 15h30 à 18h.

Parce que notre ambition est d'abord l'épanouissement socio-culturel de l'enfant, il nous paraît important de (re)créer un lien entre la famille et l'école par l'implication directe des parents dans la vie du projet.

Pass Pass propose des activités ludiques et créatives et un accompagnement méthodologique scolaire individualisé.

Les inscriptions se font chaque semestre en présence de l'enfant.

Horaires de PASS PASS

15h30 – 16h : Goûter et temps détente
16 h – 17h : Temps devoirs et activités pédagogiques
17h – 18 h : Ateliers ludiques et créatifs

Horaires d'inscriptions

Pendant les vacances scolaires, tous les matins de 8h à 12h30
Pendant l'année, le lundi et mardi de 9h à 12h30 et de 14h à 17h et le mercredi jusque 19h

Prix

25 € de septembre à décembre 2010
35 € de janvier à juin 2010

Infos et inscriptions

CEMO/CEMôme ASBL
Rue du Danemark, 15-17 – 1060 Bruxelles
T. +32 (0)2 537 52 34 F. +32 (0)2 537 97 84
www.cemo.be – www.cemome.be
CEMO / CEMôme asbl (agréé par l'ONE)
Avec le soutien de la Commune de Saint-Gilles et en partenariat avec le réseau scolaire Saint-Gillois



CINÉ-CLUB:

GENRE ET DIVERSITÉ

UNE INITIATIVE DE FIJ

Il est étonnant de constater que notre société s'interroge sur des notions d'égalité, de liberté, de partage, ici de genre, là de diversité afin de créer un vivre-ensemble et que dans le même temps, nous nous individualisons de plus en plus. C'est sans doute le propre d'une démocratie. Se construire sur des paradoxes qui se complètent en s'opposant. Laisser libre notre parole, notre interprétation du monde et notre rapport à celui-ci permet de dépasser les barrières qui nous empêchent de nous accepter individuellement et collectivement.

C'est dans cette perspective que FIJ a programmé, dans le cadre du Parcours Diversité, quelques films qui traitent de la problématique du genre.

À travers quelques histoires racontées dans ces films, des débats auront lieu interrogeant l'identité de chacun, la manière de vivre au quoti-

dien, le rapport aux singularités et aux ressemblances qui font les femmes et les hommes.

Aucune objectivité n'est peut-être possible dans la question du genre. Les personnes qui s'y sont intéressées n'ont pu que contribuer à une course quelque peu perdue. L'équilibre entre une égalité et un respect des différences n'est pas aisé à atteindre. Il est des questions comme celles de l'inné et de l'acquis qui sont aussi palpitantes qu'insolubles. Elles requièrent donc de la tolérance, de l'empathie et, sans doute, un peu d'humilité. S'il y a des genres, il y a surtout des hommes et des femmes avec leurs histoires, leur vie et leurs liens sociaux.

Nous pensons aborder ces thèmes à travers un ciné-club qui se veut citoyen. Les films proposés seront une invitation à nous exprimer. ■

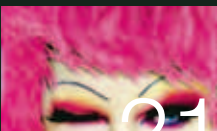
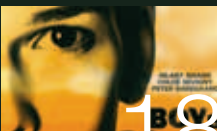
Khaldoun Al Kourdi Al Allaf

proposé dans le cadre du PARCOURS DIVERSITÉ

CINÉCLUB

Le centre multimédia vous propose un ciné-club autour du thème du genre.

Chaque projection sera suivie d'un débat. Rendez-vous à **13h30**
Rue Franz Gailliard 2a à Saint-Gilles (Bruxelles) le :

	07.10	BILLY ELLIOT réalisateur: Stephen Daldry Long-métrage Angleterre Durée : 01h50min (1999) Genre : Comédie dramatique Dans un village minier, Billy, 11 ans, découvre avec stupeur qu'un cours de danse partage les mêmes locaux que son club de boxe. Il devient asiné par la magie de la gestuelle du ballet.
	21.10	PRISCILLA, FOLLE DU DÉSERT réalisateur: Stephan Elliott Long-métrage USA/Australie Durée : 01h43min (1994) Genre : Comédie Road-movie excentrique, "Priscilla" raconte l'histoire de trois girls de Sydney dans la panade, Felicia, Milti et Bernadette, deux travestis et un transsexuel.
	18.11	BOYS DON'T CRY réalisateur: Kimberly Peirce Long-métrage USA Durée : 01h54min (1999) Genre : Comédie dramatique Teena Brandon, une adolescente du Nebraska, assume mal sa condition de fille. Elle déménage à Falls City et devient Brandon, un garçon aux cheveux courts.
	02.12	OSAMA réalisateur: Sedigh Barmak Long-métrage Afghanistan Durée : 01h23min (2003) Genre : Drame Une petite fille de 12 ans, sa mère et un jeune garçon ont survécu aux répressions qui ont suivi les manifestations organisées par les femmes afghanes au début du régime taliban.
	16.12	L'ADOMINATION MASCULINE réalisateur: Patric Jean Long-métrage France Durée : 01h43min (2007) Genre : Documentaire "Je veux que les spectateurs se disputent en sortant de la salle", c'est ce que disait Patric Jean en tournant La Domination masculine.

www.fij.be
POUR TOUTES INFORMATIONS COMPLÉMENTAIRES,
ÉCRIVEZ-NOUS À khaloudm@fij.be OU PAR TÉLÉPHONE AU 02 542 01 50

Editeur responsable: Esteban Jaine - Formation Insertion Jeunes, rue Franz Gailliard 2a - 1060 Bruxelles

SLAM

COMMENT JE SUIS DEVENUE FEMME

C'est l'enfance avec mon grand-frère
Qui m'a appris, et j'en suis fière,
A me méfier des beaux discours
Qu'un homme prononce en f'sant la cour...

L'âge de l'enfance s'éteignant,
Et les premiers poils débarquant,
Il m'a appris à me méfier
Des pensées d'un homme trop pressant :
«Car celui-ci ne désir'rait
Que t'allonger sur un divan».
Il m'a appris à me méfier
De la valeur de leurs serments.

Et comme mon frère est un rusé
Qui n'aimait pas qu'j'fus reluquée
Il m'avait vite faite intégrer
Dans son «Groupe de Jeunes Garçons».
Je fus très vite considérée
Comme «l'UN des leurs» à part entière
Je n'pouvais plus être reluquée :
J'étais «Jeune homme», et pas peu fière...

Mais derrière nos idées d'enfant,
Se cache souvent l'œil d'un parent
Pour voir les choses différemment...
On m'a fait soudain remarquer :
«Tes formes ont 'légèrement' changées,
Il s'rait p't être temps qu't'arrêtes de jouer
Aux garçons manqués provocants»

Quand les adultes s'impressionnent
De voir tes seins pointer leur nez,
Dans ta tête, ça révolutionne :
D'abord t'es sans cesse admirée,
Les hommes sont d'plus en plus galants...
Et ils te bercent de compliments,
Te rappelant, jour après jour
L'entrée dans l'ère «Féminité».

Mais moi, pardon, ça m'a fait chier
D'me voir ainsi répertoriée
Dans la case «bientôt jeune femme».
Pourtant pas d'quoi en faire un drame,
Bien que me voir félicitée
De ma future identité
N'était pas pour me faire rêver...

A l'époque, moi, jouer les gonzesses,
Qui s'maquillent et qui roulent des fesses,
C'est pas franch'ment c'qui m'attirait...
Et bien que l'on m'appelle «Princesse»,
Ma gueule quand même se déformait
A grand renfort d'boutons d'acné,
J'étais peu fière de la porter...

Et c'est vers 14 ans je crois,
Qu'j'ai découvert que j'avais l'choix :
Bien sûr, je me féminisais...
Mais j'avais l'droit d'pas l'accepter!

C'est très simple, ça a commencé
'Vec les ch'veux, coupés de très près;
Et douc'ment, ça a continué :
Fringues amples et oreilles très percées...
J'ai même rêvé d'être tatouée,
Mais après avoir visité
L'musée d'la vache dans l'coin d'Flagey
Je me suis vite... ravisée.

Très masculine à cette époque
J'n'étais pas trop bien dans mes bottes;
Un corps de fille, mais l'allure mec,
Mes formes j'savais pas faire avec.
Et puis un jour, j'ai pris une claque,
LE jour qu'a... cassé ma baraque.
Le matin, je m'suis réveillée, et,
Comment vous dire? J'avais saigné.

Ma mère, qui est d'nature enjouée,
A cette nouvelle toute boulversée,
S'est empressée d'me révéler,
Sur un ton des plus triomphants :
«Maint'nant, tu peux faire des enfants!»
Et, putain j'y avais jamais pensé...
Moi qui m'voyais asexuée!

Je me suis mis dans l'coin d'la tête,
Cette petite phrase, toute anodine.
Et bien qu'je n'veuille pas y penser,
Cette réflexion fit des pirouettes,
Et dans mon corps, sa p'tite cuisine.
Pour finalement, envisager,
Que p't être j'étais... pas... un garçon.
Ma mère devait avoir raison.

J'en ai voulu à mon grand frère
D'm'avoir «protégée» des garçons.
'Lors j'ai r'gardé différemment
Tous nos vieux potes, nécessairement...
Dans leurs regards, j'ai découvert
Un je n'sais quoi de passionnant
Et les magies d'la «Séduction»

Mais comme on n'oublie pas les manières
Qu'on cultive plus d'une décennie,
Comme on ramène sur le tapis :
Faux seins, pustules, verrues plantaires,
Moi un jour on a établi
- Sachez que j'n'en suis pas peu fière -
Ma Virilité singulière.

La P'tite Caro

HISPANO-BELGA : «TALENT SUR TALON» OU L'ART DE CUSTOMISER POUR S'EXPRIMER

Synonymes de féminité et de séduction, les talons aiguilles ou «stilet-tos», invention italienne devenue planétaire, ont fait leur apparition plus largement dès les années 50. Depuis, la mode leur donne une large place dans la panoplie obligée des femmes dont certaines sont prêtes à martyriser leurs pieds et leur dos pour gagner en hauteur et en glamour. Véritables instruments de torture pour le corps, les talons aiguilles signifient à eux seuls déjà une forme de soumission. Aussi, les voici métamorphosés et transformés en objets d'art par Hispano-Belga, pour mieux questionner la vie des femmes aujourd'hui.

Tout a commencé par un stage de customisation de baskets avec Kamy, un jeune artiste graffeur de 26 ans renseigné par Lezarts Urbains. « On s'est ensuite dit : pourquoi pas détourner les talons aiguilles de leur utilisation, utiliser cela comme support contre la mode et les violences faites aux femmes ? », explique Rocío Saenz, coordinatrice d'Hispano-Belga. Cela a commencé en mai avec différents groupes de femmes : des femmes pensionnées et d'autres plus jeunes qui travaillent en journée. C'est pour ça que l'on a proposé cette activité le soir, dès 18h30, deux fois par semaine. Maintenant il y a une dizaine de femmes et d'autres s'ajouteront par le service social, les cours de français... » S'y retrouvent des femmes aussi bien latinos, marocaines qu'espagnoles et belges, notamment, de différents milieux sociaux. Certaines ont cofondé l'association il y a quarante ans et d'autres travaillent comme animatrices. L'atelier de création féminine sur talons aiguilles est normalement accompagné par le même artiste professionnel, qui avait déjà aidé des jeunes à customiser des baskets. Il contribue à la réalisation pratique et à imaginer comment détourner des chaussures et des bottes à hauts talons. « Kamy met la base sur le support et se charge des écritures et

des textes choisis par les femmes. Nous faisons le reste », dit Rocío Saenz. « C'est nous-mêmes qui réalisons les dessins, les collages et quelques écritures comme «*En cas de violence, brisez le silence* ». » Il y a, à chaque fois, cette notion de détournement d'un objet quotidien très féminin et très sensuel pour dénoncer une quantité de choses, mélanger le féminisme et le féminin. « Cela suit l'idée de détourner la décoration, la broderie, la couture, la dentelle qui symbolisent la femme à la maison pour parler des problèmes de violence faites aux femmes comme nous l'avons fait l'an dernier : associer le romantisme et l'enfermement. »

Des chaussures à messages qui interrogent la condition féminine

Certaines chaussures achetées à bon marché sont en plastique, d'autres de seconde main, trouvées en rue ou aux Petits Riens. On lit sur l'une d'elle : «*Stop aux violences et aux discriminations* », sur une autre : «*All we need is love* »... « L'idée est de prendre conscience tout en s'amusant, sans trop théoriser, en parlant entre femmes, de la violence, de l'égalité... », souligne Rocío. « On se rend alors compte des problèmes qu'on a pu rencontrer ou non. Cela permet de se solidariser entre femmes en s'amusant,



▲ Rouge sang sur fond blanc : des chaussures élégantes, évocation de violence

en rigolant, en touchant à la part créative de chacune. Les choses sortent petit à petit, sans même s'en rendre compte. Au début, on se demande : « que vais-je dire ? Quel message vais-je faire passer ? » Ces chaussures sont de vrais objets de torture où les pieds sont enfermés. C'est un modèle inventé par les hommes qui rend la femme passive, incapable de courir ou de bouger aisément. Ma mère adorait les hauts talons, elle était de petite taille comme moi et cela la grandissait. Maintenant ses pieds sont complètement déformés, abîmés ; elle ne sait plus bien marcher. Tout ça pour répondre au fantasme de la femme objet : les talons aiguilles donnent une autre position au corps qui fait ressortir la poitrine et le derrière. Ils ont fait un retour important dans la mode aujourd'hui, sans réelle remise en question. Personne ne se demande pourquoi on met ses pieds dans ces objets qui font souffrir. Est-ce pour valoriser le corps ? » Chacune dans le groupe a son avis sur la question, fonction de sa culture et de ses goûts personnels. « Les latinos par exemple aiment beaucoup les hauts talons »,

constate Rocío. « Cela fait partie de leurs habitudes et de leur éducation, pour les sorties, les fêtes. On réfléchit, on échange nos points de vue, mais toujours sans jugement. On n'essaye pas de changer les autres mais de réfléchir. Personnellement cela m'étonne toujours de voir qu'en portant ces talons, les femmes se posent elles-mêmes en objet. Kamy, l'artiste qui nous aide et qui n'avait jamais fait ça auparavant, customiser des talons aiguilles, s'est aussi demandé quel pourrait être son message à l'attention des femmes : il a peint une chaussure avec un homme qui offre des fleurs... » ■

Christine De Naeyer

«Talent sur Talon»

Hispano-Belga asbl
244-246 Chaussée de Forest
1060 Bruxelles
Info : 02/539 19 39
www.hispano-belga.be

▼ Que d'imagination : les femmes d'Hispano-Belga expriment leur pleine créativité



▼ En arrière plan, Kamy, l'artiste animateur de «Talent sur Talon»



EN BREF

Femmes Prévoyantes Socialistes

Depuis sa création en 1922 par Marie Spaak et Arthur Jauniaux, le mouvement des Femmes Prévoyantes Socialistes porte le combat pour l'émancipation des femmes et transmet les valeurs d'égalité, de liberté et de solidarité.

C'est en date du 27 mars 2010, que le comité local des femmes prévoyantes a repris ses quartiers à Saint-Gilles après de nombreuses années d'absence.

Cette année, le comité local de Saint-Gilles organise une réflexion autour du rôle du père dans le quotidien des enfants. Ainsi, plusieurs initiatives et actions de sensibilisation sont au programme, tout au long de cette année : rencontres, films, débats, sorties...

Des actions ont été ponctuellement menées depuis 2008, avant que le Comité ne s'institutionnalise :

- **2008 :** Dans le cadre de la semaine pour l'égalité : réalisation d'une expo « l'égalité s'affiche ». Réflexion par un groupe des femmes sur le sentiment dominant et généralisé que l'égalité n'est pas en tous points acquise. Création d'une affiche issue de cette réflexion (ci-dessous).
- **2009 :** femmes et sécurité sociale. En deux séances au Collectif Alpha. Info-débat sur les nouveaux défis de la sécurité sociale. Il s'agissait d'amener les femmes à débattre sur les inégalités observées ou vécues par pilier, à partir de la présentation de la sécurité sociale et de sept piliers qui la composent.
- **2010 :** Congés parentaux, « papas osez l'aventure ». A réaliser.

Contactez-nous pour tout renseignement ou pour adhérer au comité de soutien des Femmes Prévoyantes de Saint-Gilles ; Victoria Videgain au 0498/58.88.29 ou par courriel : fps.saintgilles@gmail.com

Nagatte Boutabaâ



SERVICE DE PROXIMITÉ

LA QUESTION DU GENRE : DES INITIATIVES COMMUNALES

Active depuis nombre d'années en tant qu'échevine de l'Egalité des Chances à Saint-Gilles, Anne Vanesse nous parle des initiatives prises par la Commune, relatives à la question du genre. Une problématique complexe et à multiples entrées, qui lui tient fort à cœur.

Comment aborder la question du genre au niveau local ?

Il y a différents axes de travail, tels que la violence faite aux femmes, l'insertion socioprofessionnelle des femmes et plusieurs autres encore. Au niveau de la violence, nous continuons à gérer le réseau communal contre la violence faite aux femmes, à coordonner les associations actives en la matière. Nous organisons des réunions avec différentes structures. Chaque année, nous publions les nouveautés, un plan etc. Pour les associations féminines, il est important de faire le tour avec des groupements féministes et féminins. Pour beaucoup de femmes, notamment immigrées, c'est difficile de s'y retrouver au niveau de la cartographie et des structures, de leurs différences. Il faudra faire la trajectoire accompagnée de tout ça. Nous disposons d'un appartement, avec différents partenaires, pour les situations d'urgence où déjà 76 femmes ont pu loger. Au niveau de l'insertion socioprofessionnelle des femmes, on augmente constamment le nombre de haltes d'accueil et de crèches, d'espaces de rencontre parents - enfants pour aider les femmes. Nous avons fondé une centrale d'achat pour la petite enfance en 2001, pour fournir des langes gratuits, en partenariat avec le CPAS de saint-Gilles. Cela aide 40 femmes chaque semaine au quotidien.

Vous évoquez la lourde question de la solitude et de l'isolement de beaucoup de femmes...

En ce sens, nous organisons des rencontres de femmes d'ici et d'ailleurs, car il y a beaucoup d'isolement de femmes issues de l'immigration en période de deuil, par exemple, après un accouchement etc. alors que dans leur culture la notion de groupe, de communauté est essentielle. Nous sommes en lien symbolique et de tra-



▲ Rencontre d'Anne Vanesse avec Laurence Petit-Jouvet et les Femmes de Bobigny

vail avec différentes associations qui se présentent les unes aux autres, pour que chacun sache ce que font les autres. Nous tenons à toucher également les personnes âgées. Nous allons inviter les homes de Saint-Gilles pendant un week-end pour la projection d'un film sur des centenaires, avec l'asbl « Elles tournent » qui montrera le lendemain un film de femmes venues d'ailleurs et qui racontent leur parcours de vie ici. Depuis 4 ans, nous organisons l'Été des femmes seules avec enfants, avec des activités, des déplacements à la côte... , avec aussi Déclik, la Maison des Enfants et d'autres encore.

Comment toucher les plus jeunes par rapport à la question du genre, en lien avec la diversité aujourd'hui ?

Nous développons beaucoup un axe pédagogique d'intervention. Nous avons fait venir une exposition sur l'histoire du combat féministe en Belgique, organisé des conférences, fait venir des écoles. Le 1^{er} octobre à la Maison du Peuple, une journée de formation sur la petite enfance, avec des professionnels et des parents, a permis d'aborder le point de vue pédagogique. Cela concerne aussi le respect et l'égalité. On voit, lors des fêtes de quartier notamment, que les garçons rappeurs sont applaudis alors que les filles n'osent pas mettre une jupe et se font siffler. C'est irrespectueux et inégalitaire. Il faut parler de tout cela et comprendre pourquoi de tels comportements sont mis en place. On a le projet de former une équipe avec des personnes issues du monde du théâtre et d'autres, de produire des t-shirts etc.

pour mettre des mots sur cette question essentielle et préoccupante. La contraception et les jeunes est aussi un axe de travail, autour duquel nous avons déjà fait beaucoup de conférences. Avant on expliquait cela avec les professionnels du planning familial. Maintenant, c'est beaucoup moins le cas : il faut en reparler car il y a de plus en plus de très jeunes femmes enceintes. On doit informer et sécuriser sur le plan affectif.

Avec d'autres communes vous êtes signataires de la charte des droits des femmes. Les combats des femmes sont des priorités pour vous...

Parmi les grands thèmes, nous tenons à mettre en avant les femmes féministes bruxelloises : la crèche Marie Janson, inaugurée début 2011, porte le nom de la première conseillère communale en Belgique, qui était saint-gilloise. La Crèche Isabelle Blum, qui sera inaugurée rue d'Angleterre, porte le nom de la seule femme ministre du gouvernement belge en exil, qui était la première femme ministre dans ce pays. Une 3^e crèche, en projet actuellement, rappellera le combat de Willy Peers, un médecin qui s'est battu pour le droit à l'avortement et qui a promu l'accouchement sans douleur. L'histoire est importante pour rappeler tous les combats qui ont été menés déjà en faveur des femmes. ■

Propos recueillis par
Christine De Naeyer

« ELLES TOURNENT »

UN FESTIVAL DE FILMS DE FEMMES

A l'occasion du festival «Elles tournent» faisant la part belle aux femmes cinéastes, rendez-vous est pris avec Marie Vermeiren, elle-même cinéaste et cofondatrice de cet événement annuel de la mi-septembre au Botanique. Trop rares sont, en effet, les femmes réalisatrices dans un univers encore fort masculin, qui contribuent pourtant à ouvrir les horizons et à interpeller autour de problématiques les touchant souvent de près.

Pourquoi un festival 100% femmes ?

C'est important de voir le monde à travers le regard des femmes, d'avoir un autre point de vue sur les choses. Sans les femmes, certains sujets ne seraient jamais envisagés, comme la violence faite aux femmes ou alors certainement tout autrement. On vit dans une société sexuée où il y a beaucoup à faire pour la condition des femmes. De la fin des années 70 au début des années 80, il existait un festival de femmes cinéastes, ensuite plus rien. Nous avons commencé en 2008. C'était le bon moment et cela marche vraiment bien car cela répond à un besoin, même si les hommes viennent moins que les femmes, ce que nous regrettons. Le festival s'est créé suite à la rencontre de plusieurs femmes. Personnellement, j'organisais déjà des événements en lien avec des femmes artistes, comme en 2006-7 des échanges Bruxelles – Berlin avec le Musée du Cinéma, de la musique contemporaine, une lecture d'écrits de Virginia Woolf... Selon le même principe, des activités avaient été organisées à Ixelles en lien avec Montréal, toujours dans l'idée de stimuler les forces émergentes. En 2005, il y a eu la quinzaine des artistes femmes à Ixelles, organisée avec Sylvie Foucart notamment, aussi cofondatrice de «Elles Tournent». Il y a fort à faire pour la promotion des réalisatrices. Si Marleen Gorris a obtenu l'oscar du film étranger en 1996 pour «*Antonia et ses filles*», il a fallu attendre cette année pour qu'une femme remporte pour la première fois l'oscar du meilleur film et du meilleur réalisateur : Kathryn Bigelow avec «*Démoneurs*». C'est dire... Les femmes sont peu présentes en général dans l'industrie du film, le cinéma est un monde très sexiste, quel que soit le métier. Montrer et stimuler les cinéastes femmes du monde dans un festival, cela enclenche une réelle dynamique.



▲ En haut, «The Time of Their Lives» de Jocelyn Cammack et, ci-dessous, Alice Guy Blaché, cinéaste

«Mesdames, tournez» disait déjà la cinéaste Alice Guy Blaché

Qui y a-t-il derrière «Elles tournent» et comment votre programme est-il constitué ?

Le nom de l'asbl «Elles tournent» est un hommage à Alice Guy Blaché qui a réalisé le premier film de fiction de l'histoire du cinéma. Elle travaillait chez Pathé aux Etats-Unis et est à ce jour toujours la seule femme à avoir eu ses propres studios. «Mesdames, tournez» disait-elle, mais son nom est encore trop peu connu du grand public. Notre équipe comprend des cinéastes, une distributrice de films, une critique journaliste, des organisatrices d'événements culturels. Des

tie des films : un film iranien alternatif, par exemple, mettra bien plus de temps à arriver jusqu'à nous et c'est important que l'on puisse le promouvoir.

«Elles tournent» organise aussi des séances de projection avec animation sur des thèmes et des débats de société...

La mise en contexte et le débat avec l'aide d'une association locale, par exemple, la présence de la réalisatrice... sont importants. Nous organisons cela aussi hors festival, tout au long de l'année. Ainsi, les 6 et 7 novembre on va notamment projeter «*Zina et Mina Tales*» de Saddie Choua, qui est une cinéaste bruxelloise, à la Maison Communale de Saint-Gilles, sur proposition de l'échevine Anne Vanesse. Il s'agit d'une galerie de portraits de six femmes vivant seules ou avec enfants, par choix ou non, belges mais toutes de différentes origines. L'autre film, «*The Time of Their Lives*» de Jocelyn Cammack, nous fait rencontrer trois incroyables centaines anglaises qui totalisent donc plus de trois cents ans d'expériences de vie à elles trois ! Ce sont des militantes et des activistes de la première heure, toujours présentes lors des manifestations, contre la guerre en Irak par exemple. L'une d'elle est membre du Labor Party depuis 1926, une autre est la plus ancienne journaliste du monde et elle écrit toujours aujourd'hui ! ■

Propos recueillis par Christine De Naeyer

«Elles tournent»

Infos : www.ellestournent.be

▼ Saddie Choua, réalisatrice de «Zina et Mina Tales»



femmes, toutes bénévoles, ouvertes aux hommes qui souhaiteraient entrer dans la danse. Côté programmation : des 250 films reçus, 40 sont sélectionnés par un comité. Les choix se font sur base de dossiers, mais aussi en voyant des films lors des festivals. Il n'y a pas de critères préétablis, mais il faut qu'il y ait une réflexion, un point de vue, un regard sur les choses et une approche artistique aussi ; avoir une vision novatrice au niveau du sujet et de la manière de le traiter. Il peut y avoir des films grand public et plus pointus, avec un discours intéressant, de nouvelles visions. Nous ne prenons pas de films qui jouent sur l'émotionnel ; nous privilégions la réflexion politique. On ne tient pas toujours compte des dates de sor-

50 ANS D'INDÉPENDANCE DU CONGO ET LES FEMMES

Auteur d'«Une histoire populaire du Congo», parue chez Aden, un éditeur saint-gillois, Tony Busselen souhaite que l'on ne noircisse pas tant la situation d'un pays dont le parcours complexe est intimement lié aux ingérences occidentales et au passé colonial. Et les femmes dans tout ça? Leur quotidien dépend du contexte général, dont il nous parle, avec des spécificités aussi, bien sûr. Tony Busselen évoque, parmi les figures emblématiques, la vie faite d'engagements de Léonie Abo.

Pourquoi ce livre sur le Congo?

On dit que le passé est le passé et que les problèmes actuels sont ceux des dirigeants congolais. On oublie de voir tout ce que les Congolais sont amenés à gérer. La situation est difficile, mais on mésestime trop la responsabilité de l'Occident, les conséquences de l'histoire et les efforts du pays face à la crise immense qu'il traverse depuis plus de 20 ans. En 1955, 44% des actions boursières en Belgique provenaient des activités au Congo. C'était bénéfique, mais pas pour les Congolais. En 1960, il n'y avait que 16 universitaires congolais, travaillant pour des cadres blancs. Au moment de l'indépendance, le pays manquait de personnel formé, d'intellectuels et de cadres pour prendre la relève, parce que l'enseignement avait été conçu d'une manière raciste par les Belges. On a pensé longtemps que les mathématiques étaient une matière trop abstraite pour des primitifs, qui devraient faire un pas puis l'autre. On a donc créé un réseau d'écoles primaires, le meilleur des colonies, mais il n'y avait rien ensuite, à moins d'entrer au

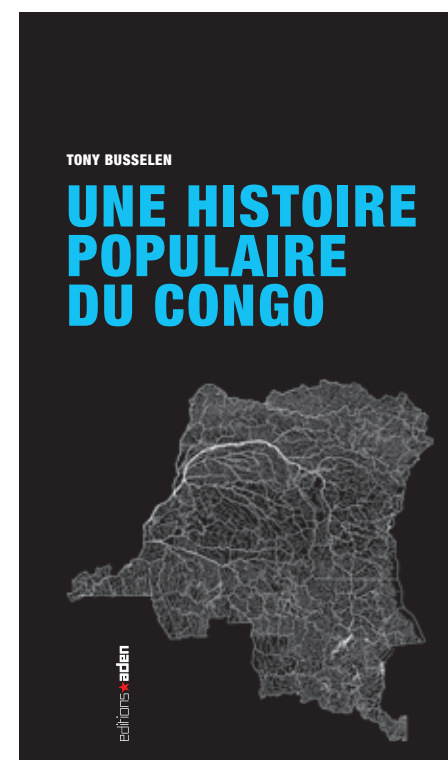
séminaire pour devenir prêtre. Pas d'humanités, ni d'études supérieures. Ceux que l'on appelait les Congolais «évolués», qui étaient un peu plus de 21.000 à l'indépendance, avaient acquis auprès des blancs 'un peu plus' que l'enseignement primaire: comment manger selon l'étiquette, pouvoir lire un livre, savoir se tenir comme un blanc civilisé. C'est seulement dans les années 50, que l'idée de donner accès aux humanités et à l'université aux autochtones a émergé, trop tard pour l'indépendance. Ce sont donc les «évolués» qui ont été amenés à prendre la place des cadres belges sans y être préparés. Le système colonial a été repris de cette façon, privilégiant les relations interpersonnelles du genre vassal – suzerain, de petits potentats locaux dépendant d'un grand seigneur. A l'image des jeunes universitaires belges, formés à l'école coloniale d'Anvers, envoyés gérer des régions de la taille d'une de nos provinces, tous seuls et dans tous les domaines: police, justice, enseignement, infrastructures, travail.... Un peu comme des roitelets.



▲ Léonie Abo, une figure emblématique du Congo

Comment les choses ont-elles évolué?

L'esprit d'une partie de la classe politique est toujours le même: ce sont des maîtres qui se remplissent les poches. La corruption fait partie intégrante de l'aristocratie féodale. Et le passif du pays est très lourd. Mobutu s'enrichissait en aidant des occidentaux qui, en retour fermaient les yeux. Le pays empruntait bien au-delà de ce qu'il pouvait rembourser pour construire des infrastructures inefficaces tout en s'endettant avec notre consentement. Après la chute du mur de Berlin, les choses ont changé: c'était la fin de la guerre



froide et les Etats-Unis n'avaient plus besoin de Mobutu. Ils ont voulu un changement politique et imposer la démocratisation. Mobutu a déclaré la fin du parti unique et autour de lui 400 partis ont été créés mais, en sous-main, il restait le maître. Puis, il y a eu la guerre de libération à l'Est, avec Laurent-Désiré Kabila, dont les Etats-Unis ne voulaient pas comme président, car il était trop indépendant. Après son assassinat en 2001, c'est son fils Joseph qui a pris part au nouveau concept de gouvernance des Accords de Lusaka, soit un président et 4 vice-présidents imposés par l'extérieur, dont des militaires responsables de massacres. Donc une fois encore rien de simple. En 2006, Joseph Kabila a organisé des élections pour légitimer la souveraineté congolaise et les a remportées. Sa femme faisait campagne en disant tout simplement: «Votez Kabila». Mais il y a toujours des milices qui sèment la peur pour maintenir les chefferies, avec des viols collectifs de femmes et de jeunes filles... La présence accrue des Chinois à la recherche de nouveaux business, contribue à leur manière cependant à initier une nouvelle dynamique économique, une réelle négociation entre partenaires. Cela change des rapports entretenus avec les pays colonisateurs: ici c'est donnant-donnant, des matières premières contre des infrastructures.

▼ Au quotidien, ce sont les femmes qui organisent la vie des familles - © Intal



**Et les femmes dans tout ça ?
Comment cela se passe-t-il
pour elles ?**

Dans ce monde fait de débrouille qu'est le Congo aujourd'hui, ce sont elles qui tiennent la société ensemble. Il y a celles qui jardinent pour nourrir la famille, celles qui gèrent de petits commerces. Sous la colonisation et depuis, les femmes ont généralement un rôle subalterne. On ne trouve aucune d'elles parmi les politiciens congolais des années 60. Aujourd'hui, elles sont davantage présentes et jouent même un rôle autrefois dévolu aux hommes dans les rues de Kinshasa : l'échange des dollars en monnaie locale. Quelques-unes sont parlementaires, même si elles sont encore minoritaires. Parmi les figures de femmes importantes, il y a Léonie Abo, qui était l'épouse de Pierre Mulele, ministre de l'enseigne-

ment sous Lumumba, salement exécuté par des hommes de main de Mobutu en 1968. Elle a relaté dans un livre son expérience du maquis avec son mari. Exilée 33 ans au Congo-Brazzaville, elle a été la présidente d'un parti politique au Congo après la chute de Mobutu et a fait campagne pour les élections de 2006. Léonie Abo gère aussi une ferme dans la banlieue de la capitale, qui approvisionne les quartiers populaires. Elle inspire d'autres à déployer leurs efforts pour construire le pays. C'est une figure emblématique qui met ses capacités au service de la population. Elle aide notamment des organisations féminines locales à mettre sur pied des programmes d'aide aux enfants sous-alimentés. ■

Propos recueillis par
Christine De Naeyer

« Comment nos ancêtres ont été colonisés »

« Nos ancêtres étaient libres et indépendants dans leur pays. Un jour, les Blancs sont venus pour les coloniser. [...] Avant d'entrer dans un village, ils tiraient un coup de canon au milieu des huttes. Les Noirs arrêtés l'arc ou la lance à la main étaient fusillés sur place. Les Blancs nous contraignaient à payer des impôts et à exécuter des travaux forcés. Puis, ils envoyaient des prêtres avec mission de nous convaincre de travailler volontairement pour les Blancs. [...] Petit à petit, ils nous ont imposé leur religion. Que nous raconte-t-elle ? Elle nous apprend qu'il ne faut pas aimer l'argent, il faut aimer le bon dieu. Mais eux, n'aiment-ils pas l'argent ? Leurs compagnies [...] gagnent des dizaines de millions grâce à notre sueur. Ne pas aimer l'argent, c'est accepter un travail d'esclave pour un salaire de famine. Ils nous interdisent aussi de tuer. Mais eux, est-ce qu'ils ne tuent pas ? [...] Ils nous interdisent de tuer, simplement pour nous empêcher de combattre l'occupant. Les prêtres nous défendent aussi de voler. Mais eux, ils nous ont volé notre pays, nos terres, toutes nos richesses, nos palmeraies. »

**Pour Pierre Mulele,
pas de révolution sans les femmes**

« Les femmes mettent les enfants au monde ; pourquoi doivent-elles laisser la lutte aux seuls enfants et rester derrière eux ? [...] Les femmes connaissent beaucoup de choses. Elles ont l'habitude de bien réfléchir, elles peuvent nous donner conseil. Si les hommes agissent seuls, ils feront des bêtises. [...] La femme doit s'intéresser au sort du pays. Sinon, elle ne comprendra pas pourquoi son enfant lutte, elle dira qu'il est bandit. Les femmes sont toujours avec les enfants, elles les éduquent. Si la femme ne connaît pas les misères du pays et ne sait pas comment lutter, les enfants ne l'apprendront pas non plus. Il y a des pays où les femmes ont lutté à côté des hommes. Angela Davis est une Noire américaine qui a beaucoup lutté. »

Extraits de « *Abo, une femme du Congo* »,
Ludo Martens, Ed. EPO, Bruxelles, 1995



FORMES D'ÉCHANGES MOTIFS DE VIE ATELIER INTERGÉNÉRATIONNEL



▲ Un beau métissage des âges © Louis Dewame

Durant un an, des étudiants de La Cambre et des résidents de la maison de repos le 'Val des Roses' du CPAS de Forest se sont retrouvés lors d'un atelier hebdomadaire.

De ces moments exceptionnels de partage et de rencontre a émergé un ensemble de réalisations plastiques. Celles-ci font aujourd'hui l'objet de l'exposition « Formes d'échanges / Motifs de vie ». L'exposition est visible jusqu'au 30 novembre un peu partout en Région bruxelloise : dans la vitrine d'Entr'âges (Saint-Gilles), au Carré Tillens (Forest), sur et dans un tram de la ligne 97, à l'intérieur des stations de Métro Comte de Flandre et Louise.

Une organisation de l'ASBL Entr'âges, du Val des Roses du CPAS de Forest et de l'ENSAV La Cambre. En collaboration avec la STIB, Créaset, les Nez à Nez, Euroclear, Clearchannel, la Fondation Roi Baudouin, la CoCoF et le Ministère de la Culture, de l'Audiovisuel, de la Santé et de l'Egalité des Chances de la Communauté française. ■

ENTR'AGES

▼ Customisation d'un tram 97 : l'art à portée de chacun © Louis Dewame



POURQUOI LES FEMMES GAGNENT-ELLES MOINS QUE LES HOMMES ?

COMPRENDRE LES CAUSES DE L'ÉCART SALARIAL PEUT AIDER À LE RÉDUIRE

Dans son rapport annuel 2010, l'Institut pour l'Égalité des Femmes et des Hommes publie les chiffres de l'écart salarial, c'est-à-dire la différence entre le salaire brut moyen des hommes et des femmes, exprimée en pourcentage du salaire moyen des hommes. Ainsi, si l'on compare les salaires mensuels bruts des travailleurs à temps plein et à temps partiel, on constate que les hommes gagnent en moyenne 23% de plus que les femmes.



.be

▲ Le rapport sur l'écart salarial peut être consulté sur le site <http://igvm-iefh.belgium.be/>

Même si le temps des conventions collectives fixant des différences de salaires entre femmes et hommes est révolu, et malgré les législations existantes, l'écart salarial reste important. Celui-ci est pour une grande partie lié

à la position des hommes et des femmes sur le marché de l'emploi. Voici quelques caractéristiques des inégalités vécues par les femmes en matière d'écart salarial.

Le travail à temps partiel

Les femmes travaillent le plus souvent à temps partiel et interrompent plus souvent leur carrière, ce qui a un effet négatif sur le niveau de leur salaire ou les promotions auxquelles elles pourraient prétendre. On constate que souvent les emplois à temps partiels sont « réservés » aux femmes (sur l'ensemble des travailleurs masculins, 5 % sont des temps partiels, contre 34% pour les femmes).

Cette différence des durées du travail explique une partie des différences salariales, mais pas entièrement car si on compare le salaire mensuel des femmes travaillant à temps plein, il est de 17% inférieur à celui des hommes travaillant à temps plein.

Combinaison vie familiale et vie professionnelle

On constate que souvent les obligations familiales sont réparties de manière inégale entre les hommes et les femmes. Les femmes continuent à assumer les tâches ménagères et familiales, elles optent alors pour une réduction des prestations entraînant une réduction de leurs revenus.

De plus, on estime que 41% des travailleuses assument à la fois le principal revenu du ménage et l'exécution des tâches ménagères. Cela est dû au grand nombre de familles monoparentales dans lesquelles les femmes assument souvent la responsabilité des enfants.

Les professions à bas salaires

Les secteurs et professions très féminisés sont en moyenne les moins rémunérateurs. Les professions à bas salaires telles qu'aides familiales, aides seniors, caissières et personnel d'accueil sont surtout exercées par des femmes. Par exemple, dans le secteur du nettoyage où les conditions salariales sont très précaires, 60% des travailleurs sont des femmes.

L'accès aux promotions plus aisé pour les hommes

Un sondage effectué par un syndicat révèle que 43% des hommes ont obtenu une promotion dans leur entreprise, contre 30% pour les femmes.

Pourtant, il y a autant de femmes que d'hommes qui souhaitent une promotion, mais il semblerait qu'elles ne l'obtiennent pas de manière égale avec les hommes.

Les femmes occupent des fonctions moins bien rémunérées dans l'entreprise

Les organigrammes des entreprises font apparaître une plus grande proportion d'hommes aux fonctions supérieures, mieux rémunérées. Les femmes occupent en général les fonctions aux échelons inférieurs dans l'entreprise. Cela ressort notamment du fait que moins de femmes (31%) que d'hommes (46%) dirigent des collègues.

Que fait-on en Belgique pour diminuer cet écart salarial ?

Ces dernières années en Belgique, la politique de l'égalité salariale s'est principalement centrée sur la lutte contre la discrimination dans l'évaluation des fonctions.

Cette optique suit notamment les recommandations du mémorandum européen concernant le salaire égal pour un travail de valeur égale qui met surtout l'accent sur l'utilisation de systèmes d'évaluation de fonctions « sexuellement neutres ». Le but est de hiérarchiser les fonctions sur une base la plus objective possible afin de justifier et fonder les différences salariales. Il s'agit donc d'évaluer les fonctions et non les personnes qui les exercent et cela sur base de critères établis et non discriminants. ■

Philippe Giot

Pour plus d'infos

consultez le site internet :

<http://www.ecartsalarialfemme.be>

PAS DE DIPLÔMES ET PASSIONNÉ(E) D'INFORMATIQUE ? NOUS POUVONS VOUS AIDER À CHOISIR UN MÉTIER DANS LES NTIC !

Depuis quelques années, la Mission Locale de Saint-Gilles organise deux fois par an, à destination des demandeurs d'emploi, une «détermination ciblée» aux métiers des «nouvelles technologies de l'information et de la communication» (NTIC). Comprendre en langage courant: l'informatique. De nombreuses questions nous sont souvent posées à ce sujet et nous les avons rassemblées sous la forme d'une interview fictive où nous fournissons cependant des réponses qui, elles, sont bien réelles.

Alors, «Détermination ciblée» ou «Formation qualifiante», est-ce la même chose ?

Pas du tout ! Suivre une détermination ciblée, c'est comme parcourir un catalogue vivant des métiers et des formations d'un secteur. Dans une formation qualifiante, l'ensemble des cours et activités proposés aux stagiaires sert à les doter de compétences précises qui leur permettront soit d'aborder des formations plus poussées, soit de négocier au mieux leur entrée sur le marché de l'emploi avec un métier maîtrisé en poche. Dans une détermination ciblée, on propose à des personnes fortement intéressées par un ou des métiers d'un domaine défini de se familiariser avec ces métiers et ses tâches et avec toutes les formations correspondantes qui y mènent pour pouvoir choisir au mieux leur voie. Pour la détermination NTIC, nous proposons 5 filières de métiers: développeur ou designer Web, infographiste, technicien de maintenance, agent helpdesk, animateur d'espace numérique multimédia.

Pourquoi organiser des ateliers de détermination ciblée ?

Dans les NTIC par exemple, l'offre de formation est petite comparée au grand nombre de candidats. Les centres de formation doivent se montrer très sélectifs autant sur des aptitudes que sur la solidité de la motivation des candidats pour éviter les abandons et un terrible gaspillage de places de formation !

C'est que les demandeurs d'emploi se font une idée erronée des métiers, ou de leurs propres compétences, et une détermination les aide concrètement à y voir plus clair. Les questions que se posent le plus souvent nos stagiaires sont: «Ai-je les aptitudes exigées ? J'hé-

site entre plusieurs métiers, à quoi cela correspond et comment choisir ? » Parfois, nous accueillons des personnes qui ont appris toutes seules dans leur coin des choses très poussées. Mais ces «petits génies de l'informatique» ignorent qu'il existe parfois aujourd'hui des moyens d'en faire un métier, même si l'on n'a pas de diplôme du tout ! C'est que les NTIC sont un secteur qui est sévère sur les services et les aptitudes mais fort peu exigeant sur le parcours scolaire ou académique de ceux qui en font leur métier. Cela dit, il est clair que les formations sont probablement parmi les plus difficiles à suivre: impossible de réussir sans être sûr de sa motivation et de sa volonté d'y consacrer de nombreuses heures tous les jours, même chez soi.

Concrètement comment cela se passe-t-il une détermination ciblée NTIC ?

Il y a d'abord, en coulisse, des soutiens publics, et toute une organisation d'un réseau de partenaires publics et associatifs. L'espace public numérique communal (l'Atelier du Web) ou la Maison de l'emploi nous accueillent et assurent des animations. Et nous pouvons compter sur une participation de FIJ, CF2M et CEFA-ID, et COFTEN: des centres de formations qualifiantes agréés dont trois sont situés à Saint-Gilles.

Puis, nous devons nous donner certains critères de sélection. Par exemple, nous écarterons sans doute, ceux qui savent exactement quel métier ils veulent faire, ceux qui veulent aller vers des métiers administratifs et bureautiques ou alors ceux qui confondraient «faire de l'informatique» et «jouer à des jeux vidéos». Ensuite durant 3 semaines, les stagiaires rencontrent des professionnels ou des

Un atelier GRATUIT !

Intéressé par les métiers de l'informatique ?

TECHNICIEN EN MAINTENANCE PC ?
ANIMATEUR MULTIMÉDIA ?
AGENT HELPDESK ?
WEBDESIGNER ?
P.A.O. ?

La Mission Locale de Saint-Gilles vous propose :
**UN STAGE DE DÉTERMINATION CIBLÉE
AUX NOUVELLES TECHNOLOGIES**
du 22 novembre au 13 décembre 2010

Séances d'informations le lundi 8 novembre à 14h30
ou le Mercredi 10 novembre à 14h30 :
INSCRIPTION OBLIGATOIRE !!!

RENSEIGNEZ-VOUS
Mission Locale de Saint-Gilles
chaussée de Waterloo 255 - 1060 Bruxelles
Tel. 02 542 63 27 ou 02 542 63 21

Editeur responsable: Jean-Pierre MARTIN - 255 chée de Waterloo - 1060 Bruxelles

employeurs du secteur, visitent des centres de formation, et surtout suivent des cours échantillons tels qu'ils sont donnés dans l'une ou l'autre filière métier. Mais il y a également des tests d'aptitudes et un suivi individuel tout au long de la détermination.

Et en fin de parcours ?

Les personnes auront pu éprouver la solidité de leur vocation, choisir leur métier et établir un plan pour y arriver, ou... se rendre compte que finalement l'informatique comme professionnel, ce n'est sans doute pas pour eux ou alors pas tout de suite. Pour les centres de formation partenaires qui ont eux aussi pu observer les stagiaires, retenir des candidats motivés, qui réussissent les tests d'entrée et qui sont passé par la détermination ciblée offre une certaine assurance de ne pas

déplorer trop d'abandons en cours d'année ensuite.

Bon si ça m'intéresse mais j'hésite, que dois-je faire ?

Si vous n'avez pas de diplôme secondaire supérieur, vous êtes prioritaires ! Appelez au plus vite la Mission Locale de Saint-Gilles, au 02/542 63 27 ou au 02/542 63 21, pour vous renseigner et vous inscrire aux séances d'information qui seront organisées les 8 et 10 novembre 2010 à 14h30. L'atelier de détermination aura lieu lui, du 22 novembre au 13 décembre 2010. ■

Pierre-Alain De Henau

DE L'AÏKIDO À SAINT-GILLES : DÉFENSE, DÉTENTE ET MAÎTRISE DE SOI

Professeur de philosophie dans le secondaire, magicien mais aussi professeur d'Aïkido, une discipline qu'il pratique au quotidien depuis plus de vingt ans, Jonathan Philippe a bien des cordes à son arc. Depuis 2000, il anime à Saint-Gilles son propre dojo: «le lieu où on pratique la voie», nous explique-t-il. A ses débuts, le dojo se trouvait dans une salle de l'école J.J. Michel, avant d'être accueilli par le Centre sportif de la rue de Russie. Quelques explications sur cette discipline qui n'est pas un art martial comme les autres et privilégie la non violence et la maîtrise de soi au combat.

D'où nous vient l'Aïkido et de quoi s'agit-il?

L'Aïkido remonte au début du 20^e siècle. Son fondateur, Morihei Ueshiba, était un expert en arts martiaux. Il a eu envie de créer un budo (un art de combat) qui construise l'homme. Son intention était double, à l'origine: créer un art martial de défense qui ne détruise pas celui qui le pratique et qui ne soit pas une pratique traumatisante. C'est donc un art de combat alternatif, c'est martial, avec une autre dimension.

On acquiert de bonnes habitudes corporelles (on en sort mieux qu'avant), de la détente. On apprend à ne pas riposter à une tension par une autre tension plus forte; à se déshabituer des réflexes qui nous empêchent de fonctionner efficacement. Le mouvement idéal en Aïkido ne demande aucune tension, ni force ni performance physique.

C'est une philosophie de la non violence par la pratique: tout en n'esquivant pas la situation conflictuelle, il s'agit de comprendre qu'il est vain de répondre à l'agressivité par l'agressivité. Une fois comprise, cette idée doit être ancrée dans le corps, par la pratique répétée. A aucun moment on ne peut dire «j'y suis».

C'est totalement non violent?

C'est un art martial (de Mars, le dieu de la guerre), mais il est effectivement non violent. On utilise la force

donnée dans une agression (un coup, par exemple) sans la contrer, sans opposer une autre force. On la guide jusqu'à mettre l'autre en déséquilibre et en position de faiblesse. Ainsi on va pouvoir lui résister, le maîtriser, sans avoir besoin de force, de performance physique.

L'Aïkido est pratiqué à tous âges (jusqu'à 90 ans et plus!) même face à une personne ayant plus de force que soi. C'est lié à l'autodéfense, mais développé avec le respect de l'intégrité physique des pratiquants. On ne sort pas meurtri de la pratique au dojo. Des situations potentiellement dangereuses sont exploitées de manière douce.

Un art martial différent où la compétition et la performance n'ont pas de sens

Il y a toujours ces deux aspects dans un mouvement d'Aïkido: l'idée martiale du mouvement efficace et une pratique qui ne détruit pas ses pratiquants. L'idée de compétition est totalement absente de l'Aïkido: il n'est pas question de performance physique, ni d'être plus fort, plus souple ou plus rapide que l'autre... Tout cela n'a pas de sens en Aïkido. Chacun pratique à son rythme. Certains avancent en 5 ans comme d'autres en 1 an, parce qu'ils viennent à tous les cours et acquièrent ainsi plus d'automatismes.



▲ Accompagner le geste: un long apprentissage



▲ Une pratique sans danger, respectueuse de chacun

Comment cela se passe-t-il dans le dojo?

Le public est varié, essentiellement saint-gillois. On pratique tous ensemble, dès l'âge de 13 - 14 ans. Le cours a lieu deux fois par semaine, les lundis et jeudis, pendant 1h30. Certains sont là à tous les cours, d'autres une fois par semaine, en fonction de leurs possibilités. Chacun apporte aux autres, sait pourquoi il est là et ce qu'il recherche. On apprend à travers les attitudes martiales à appliquer de nouvelles habitudes et manières d'être: comprendre la distance par rapport à l'autre, avoir une bonne assise au sol, de la fluidité dans le mouvement, à utiliser et guider le mouvement de l'autre sans agressivité. Ces dernières années, un noyau s'est constitué, aussi y a-t-il différents niveaux dans le même cours.

C'est plus gai, car quand tout le monde débute, il faut tout expliquer à chacun. Ici des aînés encadrent aussi les autres.

Cela fait d'ailleurs partie du travail de l'élève et de son apprentissage. Le seul critère en Aïkido est personnel: savoir si on est satisfait de son propre avancement. Il n'y a pas d'exigence de performance et l'ambiance au cours est très décontractée. Cette année, il y avait une personne de près de 60 ans et la plus jeune avait 14 ans. Chacun se fait sa place, fonction de sa pratique et de son investissement. ■

Propos recueillis par
Christine De Naeyer

Dojo Aïkido Saint-Gilles

Centre sportif de Saint-Gilles
41 rue de Russie - 1060 Bruxelles
Info.: 02/544 15 87
www.aikido-saintgilles.be

▼ Mettre l'autre en déséquilibre sans force



POUR UNE CYBER RENTÉE DES CLASSES



À l'heure de la rentrée des classes, alors qu'en tant que parents ou enfants, nous organisons notre emploi du temps tout en essayant de nous procurer le matériel nécessaire et de prendre le rythme, nous constatons que les nouvelles technologies nous accompagnent dans toutes ces démarches: écoutons-nous de la musique (téléchargée d'Internet) lors de nos trajets, avons-nous un agenda électronique, faisons-nous nos devoirs et nos recherches sur le web?

Autant de questions qui s'avèrent vraies chez beaucoup d'élèves. Ces derniers, génération puce s'il en est, confrontés sans arrêt au monde virtuel à travers les jeux vidéo, les messageries en ligne instantanées et les sites de socialisation, ne sont pas toujours conscients des implications de leur cyberconsommation.

Il n'est évidemment pas question de tirer à boulets rouges sur les avancées technologiques, mais bien de s'interroger sur la notion de progrès. L'avènement d'un cyberspace peut être utilisé par les élèves comme un moyen d'expression et de mode de relation qui leur permettra de s'accorder avec le monde actuel. En complément de formation et d'apprentissage, les nouvelles technologies informatiques apportent une richesse de possibilités pour les élèves. Les espaces virtuels procurent des lieux où l'on peut s'exprimer avec une relative liberté. La virtualité n'est pas une prison, et même si des risques existent, ce n'est pas non plus un lieu d'une dangerosité particulière.

Il n'est pas nécessaire de rejeter tout ce qui se passe sur un écran mais il ne faut pas non plus en faire le lieu de vie principal. Nous pouvons utiliser cet espace comme un moyen de nous développer.

Il est possible d'apprendre des choses en jouant à des jeux vidéos, des informations fiables et des connaissances pertinentes sont accessibles en quelques clics sur le Web, les sites de socialisation et les espaces de discussions en ligne peuvent permettre de vraies rencontres qui auront un sens dans nos vies. Le tout bien sûr doit s'apprendre et se comprendre.

C'est pour cela qu'en partenariat avec des maisons de jeunes, des écoles de devoirs et des médiations scolaires, les Espaces Publics Numériques proposent des ateliers qui explorent cette vaste thématique. ■

Khaldoun Al Kourdi Al Allaf

Le centre multimédia de F.I.J. à Saint-Gilles

Toute l'année, des ateliers multimédia et d'expression: atelier photo, atelier d'écriture, initiation à Linux, réalisation de films, jeux en ligne, animations.

Infos et contact:

2A rue Franz Gailliard
1060 Bruxelles
Tél.: 02/542 01 50
E-mail: eric@fij.be
www.fij.be

L'atelier du Web

Un cyberspace, des initiations et activités autour du web toute l'année.

Infos et contact:

37 rue du Fort 37
1060 Bruxelles
Tél.: 02/537 02 68 – 02/536 17 56
E-mail: info@atelierduweb.be
www.atelierduweb.be

SLAM DÉAMBULATIONS SAINT-GILLOISES

Tu vis Saint-Gilles depuis 20 ans
Tu sais chacun de ces recoins
Moi je débarque, je n'connais rien
J'observe, j'apprends à vivre dedans.

J'y vois des hommes, des femmes de toutes les couleurs:
Des junkies, des paumés, des familles unies.
J'découvre Saint-Gilles aux heures d'bureau, aux heures de nuit.

Ce que j'vois pour l'instant, c'est trois places à Saint-Gilles.
Trois endroits, trois poumons, aux faunes improbables,
Aux délices différents: Un lieu qui d'vient « chébran »,
Au grand dam des anciens; une place plus populaire,
Entièrement multilingue, de toutes classes sociales...
Et puis bien sûr, la Maison Communale, domine
Le marché du lundi, les brocantes diverses...

T'es ici en terrain connu
Et m'a appris quelques secrets
Dans l'art du bien vivre cette commune.
Même seule, j'finis pas d'explorer,

Je marche. De l'une à l'autre rue, aux noms qu'incitent à voyager.
J'rencontre des artistes en d'venir, des gens qui luttent
Pour apprendre le français, des femmes qui s'émancipent,
Grâce aux associations, sur le terrain qui créent:
Des lieux de discussion, tables de conversation...
Et puis, activités pour tous: capoeira, lectures au parc,
Tables de jeu, balades découvertes, théâtre et ciné...

Y participent des gens de toute la planète:
Ados, femmes, hommes, familles, enfants, vieux à lunettes.
Avec toi, j'ai découvert une toute autr' comète:

La nuit concerts dans un troquet, les amis d'puis l'éternité...
Ton regard, me protégeant des hommes qui voudraient
Me marier, m'alléger de mon sac, m'faire danser...
On a parlé espagnol avec des Norvégiens,
Bu du porto, rue de Suède... Et puis mangé
Près du Parvis, dans un p'tit resto africain
Où les mamas nous ont fait rire: « D'mande lui sa main »

Cette commune, c'est ton histoire,
D'enfant, tu vois les rues changer,
Sans les r'garder 'vec un œil noir.

Tu as connu des générations s'installant
Pour travailler, fuir un pays, apprendre une langue.
T'a vu les cultures s'enrichir, mutuellement.
Et tu te plais à jouer le jeu naturellement,
De cette commune polyglotte: tu parles arabe
Chez l'Marocain, et flamand avec la voisine,
Une Russe qui vient d'Anvers, où elle a fait médecine.

C'est ça Saint-Gilles: des gens qui viennent de partout,
143 nationalités, tous cultes
Confondus, merci de m'avoir fait rencontrer!

La P'tite Caro



© LM 2009

SAINT-GILLES À L'HEURE D'ÉTÉ

La rentrée est passée, chacun a repris le cours de ses activités annuelles... l'été nous paraît déjà loin.

Alors, pour se souvenir encore un peu de ces airs de vacances qui ont illuminé notre quartier, Village Mondial vous propose de retrouver, en quelques clichés, les temps forts que les associations Saint-Gilloises nous ont permis de vivre: atelier capoeira/ percussions, animation cirque, lecture dans les parcs... pour le plus grand plaisir des petits et des grands!



▲ Réalisation d'un court-métrage, série «Quand j'étais petit(e) je croyais que...» par l'association «Zorobabel»



◀ ▼ ▲ Activités pour les tout-petits, animées par l'équipe de Cenforgil Sport, ici au jardin d'enfants de la Porte de Hal





▲ La Place Bethléem se transforme en cuisine...



▲ ...ou en scène de théâtre, sous l'impulsion d'Infor Jeunes



▲ De la grimpe avec l'asbl Itinéraires



▲ Atelier Capoeira, animé par l'asbl Matissa au Parvis de Saint-Gilles



▲ Moments famille, moments copains, autour d'un livre et des conteuses de la Bibliothèque Communale



Florence Aubenas

Le quai de Ouistreham



Le quai de Ouistreham
Florence Aubenas
Editions de l'Olivier 2010

Dans une récente interview, la journaliste et écrivain Florence Aubenas déclara qu'elle avait souhaité aller voir de près la réalité de la crise : « *ni comme sociologue ni comme économiste mais à hauteur d'homme* ».

Mission pleinement réussie ! Le quai de Ouistreham, récit autobiographique d'une quadragénaire sans qualification, nous plonge dans la France des précaires.

Les précaires, c'est-à-dire cette majorité silencieuse qui vivote de petits boulots en petits boulots, de contrats à durée déterminée et de salaires ne permettant pas de vivre dignement. Pas de grandes théories, ni de bla-bla dans ce livre mais des réalités.

Par exemple, la réalité d'une file d'attente au Pôle Emploi où la violence institutionnelle est omniprésente. Imaginez l'attente interminable face à un écran qui vous renvoie « *Vous avez des droits, mais aussi des devoirs : vous pouvez être radié* ».

Ou encore la réalité d'un Novotel déprimant de Banlieue dans lequel se presse tout ce que le coin compte comme chômeurs. S'y tient un salon pour l'emploi tragi-comique où personne n'est dupe : de l'emploi, il n'y en aura pas pour tout le monde !

Il y a la réalité du stage propreté : une formation express pour devenir agent d'entretien avec ses exercices pratiques et ses formateurs dynamiques : maniement de la monobrosse et du balai humide... ça occupe !

Il y a la réalité des offres d'emploi libellées « *débutant acceptés* » qui donnent, à tort, l'impression que les choses redevennent possible.

Il y a les boulots à la semaine, la cadence à tenir quand on nettoie les toilettes à bord d'un ferry, le nettoyage de bureaux à l'aube et tard le soir et les post-it menaçants : « *j'ai trouvé ces saletés sous mon bureau : aspirateur nécessaire* » !

Il y a aussi la réalité de Marilou, la collègue trop pauvre pour aller chez le dentiste et qui attend « *que toutes ses dents soient pourries pour les faire arracher à l'hôpital, d'un coup (...)* tout le monde fait ça maintenant, on est tranquille pour la vie »...

Ce livre, c'est la réalité de la crise, celle dont tout le monde parle « *mais sans savoir qu'en dire, ni comment en prendre la mesure* ».

Florence Aubenas a trouvé des choses à en dire, avec justesse et une prise de distance bienveillante qui font de ce livre, un livre utile.

Myriam Azar

NOUVELLES ACQUISITIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE

CONTRE LES JOUETS SEXISTES

Collectif - Editions l'Echappée

Aux petites filles les dinettes, les poupons, les Barbies, les robes de princesses et les machines à laver miniatures... Comme maman ! Aux petits garçons les ateliers de bricolage, les personnages musclés et guerriers, les jeux de conquête... Comme papa ? Non, plus viril que papa !

Pourquoi trouve-t-on des pages bleues et des pages roses dans les catalogues de jouets ? Pourquoi les petits garçons s'imaginent-ils journalistes, pilotes de course, cosmonautes ou aviateurs tandis que les petites filles disent simplement rêver... d'une maison ? Des associations antisexistes (Mix-cité, le Collectif contre le publisexisme)

prennent la parole dans cet ouvrage ambitieux et percutant, qui révèle l'ampleur de la discrimination sexiste que subissent les enfants et la manière dont se construisent le masculin et le féminin au travers des jouets et de leurs usages. Fruit de réflexions et d'expériences de lutte et de travail aussi bien individuelles (parents, instituteurs-trices, éducateurs-trices, etc.) que collectives (animation d'une campagne contre les jouets sexistes durant la période de Noël), ce livre propose des pistes pour combattre et faire reculer le sexisme au quotidien dès le plus jeune âge

Ariane Poot

Contre les jouets sexistes
Collectif - Editions l'Echappée



Marre du rose
par Nathalie Hense,
illustré par Ilya Green
publié chez Albin Michel, 2005

Une petite fille décidée qui refuse d'être réduite à un stéréotype, celui du rose dominant l'imaginaire des filles : « D'habitude, les filles, elles aiment le rose ; seulement moi, le rose, ça me sort par les yeux ! Et c'est pareil pour les princesses, les tralalas de princesses, les rubans et aussi les poupées. Mais quand en plus c'est rose, là, ça me sort par les trous de nez ! »

Cet album, destiné aux enfants de 5/6 ans, a un vrai ton, le texte est vif, efficace et drôle. Le dessin est éclatant et met magnifiquement en valeur la personnalité de l'héroïne qui s'aime comme elle.

Les propos vifs et vivifiants d'une petite fille qui refuse d'être enfermée dans des goûts qui ne sont pas les siens. Affirmé, questionneur, drôle, le texte est égayé par des images qui font exploser les couleurs et qui donnent à l'héroïne une belle présence. Dans ce livre les différences entre les filles et les garçons sont présentées avec une subtilité non dénuée d'engagement anti-sexiste. Et c'est rafraîchissant car comme le dit notre amatrice de grues de chantier « *je trouve que je suis une fille réussie, même si je n'aime pas le rose. Ça m'est égal. On n'est pas obligé.* »

Françoise Deppe



Editeur responsable
Alain Leduc c/o
Mission Locale de Saint-Gilles
Chaussée de Waterloo 255
1060 Bruxelles

Directeurs de publication
Myriem Amrani et
Jean-Philippe Martin

Secrétariat de rédaction
Christine De Naeyer

Assistante
Nagatte Boutabaâ

Comité de rédaction
Myriem Amrani,
Myriam Azar,
Christine De Naeyer,
Pierre-Paul Dupont,
Jean-Philippe Martin,
Thierry Van Campenhout,
Khaldoun Al Kourdi Al Allaf

Collaborations à ce numéro
Pierre-Alain De Henau,
Françoise Deppe, Entr'âges asbl,
Philippe Giot, Rina Horowitz,
La P'tite Caro, Ariane Poot,
Eva Septier de Rigny

Graphisme et mise en page
Kaligram - www.kaligram.be

Remerciements
les animatrices du Bazar,
Nouzha Bensalah, Tony Busselen,
Anne Morelli, Jonathan Philippe,
Anne Vanesse, Marie Vermeiren,
Karin Zähler

Avec le soutien de :



Avec l'aide du FIPI

Contact
Coordination Locale de Cohésion Sociale
26 rue de la Victoire - 1060 Bruxelles
Tél. : 02/850 57 21 - 02/542 63 21
Fax : 02/850 57 25
E-mail : villagemondial.mlsg@gmail.com

La Bibliothèque communale de Saint-Gilles

24-28 rue de Rome - 1060 Bruxelles
Tél. : 02/543 12 33
bibliotheque.1060@stgilles.irisnet.be

Nouvel horaire
Mardi : 12h - 17h
Mercredi : 14h - 19h
Jeudi et vendredi : 14h - 17h
Samedi : 9h - 13h

Pendant les congés scolaires :
Mardi, jeudi, vendredi : 14h - 17h
Mercredi : 14h - 19h (section adultes)
et 14h - 17h (section jeunesse)
Samedi : 10h - 13h